MONSIEUR DU PAUR
HOMME PUBLIC

DU MÊME AUTEUR :

Le Grand Dieu Pan ; traduit de l'anglais d'Arthur Machen (G. Crès et C[ie])........ 1 vol.

Le Mariage de Don Quichotte............ *épuisé.*

Les Tendres Ménages (*Mercure de France*). 1 vol.

Mon amie Nane (*Mercure de France*)....... 1 vol.

Comme un Fantaisie (Émile-Paul Frères)... 1 vol.

La Jeune fille verte (Émile-Paul Frères). 1 vol.

Les Contes de Behanzigue (*L'Éventail*).. .. 1 vol.

Les Contrerimes, poésies................ 1 vol.

Les Trois Impostures, almanach.......... 1 vol.

Paperolles.............................. 1 vol.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

P.-J. TOULET

MONSIEUR DU PAUR

HOMME PUBLIC

Dans ce siècle, réunir les honneurs de la vertu et les plaisirs du vice est-ce l'impossible ?

STENDHAL.

Cependant Monsieur du Paur est avant tout un homme public.

LE COMTE DE MUN.
Discours à l'Académie française,
11 mars 1898.

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

MCMXX

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans en reconnaître les défauts qu'on a mis en lumière cette biographie d'un homme qui peut-être méritait moins d'être aussi vite oublié. Elle est due à M. Douville, homme de loisir et de conscience, qui s'y appliqua jusqu'à sa mort; et malgré que la pureté du style y demeure fort inégale à celle des intentions, il n'est pas du tout incroyable qu'un peu de littérature se soit quelquefois mêlée à une œuvre entreprise d'abord dans

*l'intérêt seul de cette vérité dont Bacchylide a pu dire qu' « elle donne du lustre à toute chose ». Cela est visible que M. Douville commença par céder beaucoup à l'influence de l'auteur d'*Atala. *Plus tard, deux ouvrages d'imagination, l'*Anatomy of Malancholy, *de Robert Burton, et ces nobles* Confessions, *de Jean-Jacques, l'émurent davantage. Son discours semble s'en être ressenti; et si la vérité continue d'y être respectée, c'est à travers d'autres nuances. Faut-il ajouter que M. du Paur, dans certains cas, n'est pas sans avoir quelque peu mystifié un ami dont il n'estimait sans doute pas assez la conscience, ni la pénetration; et devant qui, comme on fait devant un peintre, peut-être qu'il aimait à prendre des attitudes. On a marqué cela par des notes toutes fois qu'il a été possible, s'en remettant pour le reste et (faute de mieux) à la sagacité du lecteur.*

Du reste, que M. Douville demeure en général digne de foi, tous ceux qui l'ont connu s'en portent garants. Ils furent un petit nombre ; et les jours de cet honnête homme, obscurs. Né vers 1835, à Lons-le-Saulnier, de parents sans profession, il mena jusqu'à l'an 1897 une existence que ni l'art, ni l'amour, ni la politique ne paraissent avoir troublée. Il chérissait les enfants et craignait les femmes : la vie de famille en devenait pour lui une énigme qu'il s'abstint de résoudre autrement que par le célibat. Il recueillit avec diligence les propos de M. du Paur qu'il admirait ; et le détail de sa vie, autant qu'il put.

T.

MONSIEUR DU PAUR
HOMME PUBLIC

CHAPITRE PREMIER

L'enfance de Pierre-Bénigne du Paur. Sa sensibilité.
Il entre au collège et en sort.

L'homme que ces pages ont pour but de décrire ne m'a été connu que depuis l'année 1863. Grâce à l'honneur qu'il me fit de me donner part assez vite à sa confidence, j'ai pu, pour reconstituer les faits antérieurs à cette date, ajouter à ses ouvrages et à diverses pièces, dont quelques-unes seront données, le témoignage de ses propres souvenirs. On ne se fera pas faute de puiser

1.

aussi dans l'œuvre des contemporains même partiale ; et de ces origines naîtra, il n'est pas illégitime de l'espérer, une vérité supérieure, celle de la vie irrésolue et contradictoire, de la vie que seul un observateur placé haut et loin peut concevoir dans son ensemble et dans son harmonie.

Harmonieuse, la vie de Pierre-Bénigne le fut, quoique non point peut-être au sens d'un janséniste ou d'un arpenteur, mais telle pour tout esprit large qui se mettra en état de la méditer. La médiocrité de mon génie opposée aux synthèses m'aura permis de recueillir, en dehors de tout postulat, les matériaux d'une bonne biographie. On a voulu découvrir un homme, au lieu de l'imaginer ; et plus d'un modèle nous avait enseigné déjà que cela peut être œuvre de choix, mais non pas de système.

Encore une fois, c'est sur beaucoup de

documents que ce livre se fonde. On n'a pas voulu, par des inductions hâtives, courir la chance de Cuvier qui, ayant reconstruit le paléothérion à miracle d'après un seul os, s'aperçut plus tard que c'était celui d'une autre bête.

Pierre-Bénigne du Paur naquit à Bressuire, le 5 juin 1823. Son père appartenait à la province, où il posséda des terres considérables. Sa famille ne l'avait pas été moins : apparentée comme elle fut à tout ce qu'on y voyait être de quelque chose; entre autres, aux ducs de Z... (1), foudres

(1) On ne suivra pas ici M Douville, qui écrit en toutes lettres le nom des Z .., leurs titres venant d'être relevés par le roi des B.. , qui ne fut jamais leur suzerain, en faveur d'une famille qui n'y a nuls droits, mais ne serait sans doute que plus ardente à en défendre

fameux, à travers l'Histoire, de vaillance et de stupidité; mais leurs filles plus fameuses encore par « leur courtisanerie éhontée », comme parle un chroniqueur.

M. du Paur que le goût des choses passées — non certes une vanité trop indigne de lui — occupa toujours de généalogies, de blason, d'alliances, et qu'à tort on a voulu rendre suspect de s'y montrer sévère à l'endroit des autres, ne dédaignait point ces cousines d'autrefois.

— On leur a reproché, me disait-il, d'avoir fait le trottoir du Roi. Mais le sentiment de l'autorité, que fortifiait la religion, excusait bien des choses que l'on feint de désapprouver aujourd'hui. La toute-puissance du Roi figurait alors sur terre la toute-

le lustre, avec cette ardeur de propriété qu'on montre d'ordinaire pour les biens nouvellement acquis.

TOULET.

puissance de Dieu. Rien de ce qui les touchait, l'Un ou l'autre, n'appartenait au droit commun. Aussi ne reprendrai-je pas ma belle parente, la comtesse de Budos, d'avoir couché — de suite, je veux le croire — avec Louis XIV et avec le Grand Dauphin. Ces sacrifices pénibles, quoique passagers, d'une vertu d'ailleurs médiocre, étaient le tribut qu'une fille bien née apportait au pied du trône. Ils aidaient aussi à l'établissement des siens, à la grandeur de sa maison.

— Mais n'est-ce pas cela même qui est immoral?

— Mon pauvre Douville, vous parlez comme tout un siècle de parvenus. Tant qu'il y eut des traditions dans les familles, le péché d'un seul y pouvait être la vertu de tous. Peut-être que ma cousine, — adultère et martyre — se sacrifia à la... communauté : n'est-ce point ainsi que vous dites?

— Monsieur, je ne dis rien.

— Et que les Budos lui en rendraient encore grâces, si les deux derniers n'en étaient morts à Fontenoy, le même jour qu'un peuple immense s'y entretua avec une si sanglante galanterie.

Mais je n'irai pas jusqu'à louer en tout ma cousine, dont on eût dit que son cœur, comme un fruit près de se rompre, lui coulait entre les doigts. Elle céda, certes, à de moindres chose que la Chose Monarchique ; elle céda à nombre d'hommes avec qui aucun devoir ne l'obligeait à faire M. de Budos ce qu'il fut si souvent. En cela elle eut tort.

Voilà comment les paradoxes de M. du Paur ne se jouaient autour de la morale que pour y tout ramener enfin.

— Elle eut Roquelaure aussi, reprit-il, mais sans bien savoir pourquoi, et un jour

qu'avec lui elle touchait à cette ivresse où se dissipe toute chose, jusqu'au nom même de celui qu'on tient embrassé : « C'est que vous avez grossi! » murmura-t-elle. Or, elle confondait le duc avec son amant, tenant à progrès ainsi ce qui n'était que différence.

Mais revenons à la jeunesse de Pierre-Bénigne. Le souvenir en avait, chez lui, gardé beaucoup de pointe ; c'est le paysage surtout ou la saison qui étaient demeurés dans sa mémoire, qu'il aimait à réveiller encore à ce moment de la vie où il semble que l'homme, au terme de sa révolution, va souder sa vieillesse à son enfance.

— Bressuire, me disait-il, ne charmera personne par la mollesse ou l'abondance. En vain y chercheriez-vous, ainsi qu'aux cités de la Loire, l'aisance d'être heureux, sous un ciel tendre. Ce n'est pas la fille, un

peu grasse, des jaunes moissons ni des vendanges rouges, prête à rire pour un rien, et pour un rien qui s'abandonne. Malgré que cette montagnarde ait sa nonchalance, et que de moelleuses vallées, tout autour d'elle, en fassent une espèce de fausse maigre, elle est âpre, en vérité, sobre, ardente et brune. De galets bâtie, et d'ardoise, avec des rues montueuses, pavées-pointu, les arbres et la mousse en amollissent les abords. Et c'est un charme, l'été, d'y découvrir, à l'ombre des chênes, une eau noire et nue qui dort dans la pierre.

Il y a, parmi cette campagne, des creux débordants de feuillage, d'herbe. Notre maison, une maison Louis XVI avec un fronton et des fenêtres cintrées à lattis verts, était hors de ville, par delà le tumulte du Gave. Non loin s'ouvrait un de ces creux, où d'une source glaciale on allait

puiser l'eau à boire. Dans la belle saison, j'y accompagnais la fille de cuisine, un peu avant midi, je pense. Partout vivait, fourmillait et bruissait la terre. Des papillons volaient près de mes joues; sous les pieds l'herbe était juteuse. Il courait un peu d'eau le long des haies; et, par places, l'ombre était si épaisse que je me serrais contre la servante.

— Vous savez, Douville, reprit M. du Paur après un peu de silence, combien je suis attaché par devoir social, et aussi de croyance, au Culte établi. Mon *Essai* contre les huguenots en serait tout seul la preuve. Mais à sept ans, ou huit, j'étais panthéiste, assurément, au contact de la nature, alors qu'à demi couché sous le platane, en haut de la prairie, je regardais fuir le paysage, par delà l'église de Cassaber, et les rocs de Sorde, jusqu'à la Tour de Peyrehorade, à

l'extrême horizon ; jusqu'à ce que la beauté trop vive de la terre et du jour fît monter à mes yeux les premières larmes de la volupté. Partout alors, autour de moi, flottait une présence confuse, que je ne distinguais pas très bien de l'eau qui court, des bêtes, des nuages changeants.

« Ah ! l'enfance, avec ses beaux chemins qui s'ouvrent sur la féerie ; avec le mur rose, les étincelantes croisées de cette maison, là-bas, sur le coteau ; et la riante aurore à l'horizon. Ces enfants ont la richesse diverse, le flux, le reflux de la sensation. Tout ce qu'ils voient, serait-ce la plus fade lumière, leur prisme en fait de la pierrerie ; tout ce qu'ils entendent est chanté par des harpes. Et ils sont ivres, sans cesse ; ivres de vivre.

« Ils ont bien mieux. Ils ont le rêve ; tout ce qu'ils imaginent, par delà leurs sens, de

merveilles mystérieuses. Et que peu de chose leur suffit à construire un monde.

« Alors que j'avais quatre ou cinq ans, je ne sais qui me donna un de ces albums à enluminer, avec le modèle à gauche, mis d'avance en couleurs. C'était de criardes petites vues d'Italie; un lion ailé, tout en or, sur l'outre-mer d'une colonne; des barques de Sicile à la sanglante voilure; des îles en fleurs au milieu d'un lac.

Et moi aussi, Monsieur, j'ai été fou de la fée Morgane. Mais qu'elle me déplairait aujourd'hui, avec sa robe constitutionnelle, et ses trains express, et tant de Cavour ou de Garibaldi pendus aux murs des auberges... pendus : ah, plaise au ciel. Aussi ne me verra-t-on plus chez eux.

« Et pourquoi, je vous prie, faire de voyager la folie irréparable? Que les pays sont beaux de loin; qu'il est doux de tison-

ner les Indes, au coin de son feu. Heureux qui n'en confronta aucune à ses rêveries; heureux s'il ignore le poids et l'éclat de ce ciel en fer; les boues du Gange; — et dans cette fournaise éventée de flamme, dans ce désert de Bombay où la poussière des siècles semble implorer les sources d'en haut, s'il n'a pas entendu les paons sauvages percer de leurs cris le matin aride ».

— Eh quoi, monsieur, lui dis-je, auriez-vous traversé cette mystérieuse péninsule?

— « Traversé l'Inde !... Si je l'avais fait, monsieur, ce n'eût jamais été que pour respirer mieux, à mon retour, la fraîcheur des campagnes de France.

« Celles qui environnent la Rocheraie resteront toujours pour moi les plus belles du monde. Je vous fais grâce aujourd'hui de la description, et c'est presque un sacrifice, si vous prenez garde que la nature me créa

assurément — si elle eut un but — pour imaginer, peindre des paysages. Ah, les toiles de Claude, une nef romanesque et magnifique, enfuie dans l'or qui poudroie; et ces palais au bord de l'eau! »

— Mais, la Rocheraie, demandai-je.

— La Rocheraie, c'était quelque chose entre la ferme et le château, une demeure massive, commode, avec une tour ronde, qui avait été jadis un chartrier, un pigeonnier, une prison, que sais-je. Maintenant, on y gardait les fruits, tout en haut — des fruits dont l'odeur décrépite et divine enivrait de loin. Ah, monsieur, il faut aimer beaucoup une femme pour la respirer tout entière avec autant de joie qu'une Reine-Claude, remplie encore de soleil. Vous n'êtes pas, du reste, sans avoir éprouvé combien les fruits font penser aux choses de l'amour? »

Le geste dont je crus devoir répondre ne présentait peut-être pas un sens très précis. A la vérité les fruits me rappelaient plutôt les dames de ma famille que j'avais vues autrefois les accommoder en confitures; et il ne me paraissait pas séant de mêler tout à coup à ce cortège d'images respectables et douces l'odeur ni la pantomime de la volupté.

— « Quoiqu'il en soit, reprit M. du Paur, je fus heureux, à la Rocheraie. Au moins il me le semble, et que je l'y redeviendrais pour quelques instants encore, couché dans l'herbe au déclin du jour, quand s'apaisent les âcres cigales, et que les hirondelles volent en criant autour du clocher. N'est-ce pas un doux rêve qu'a fait Ducis, de dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil? Que ne l'ai-je fait, mon ami?

« Et pourtant j'ai eu mille apparences de bonheur. Honoré du souverain, les hommes

m'ont calomnié; et mon orgueil s'est enflé de tous les efforts qu'a faits Archiloque pour que je me pende. J'ai été aimé authentiquement de cinq femmes, cinq vraies femmes, dont une juive — ce qui s'appelle : jouer la difficulté. — Et malgré tout cet imbécile de Ducis a peut-être été plus heureux que moi. »

— « Vous ne comptez pas, lui dis-je, la satisfaction d'avoir fait votre devoir? »

M. du Paur eut un ricanement léger qui ne lui était pas rare et me causait toujours quelque déplaisir.

Ici se placeront deux lettres que m'a bien voulu communiquer M. S. de Brix : elles avaient été adressées à sa mère par madame du Paur, et malgré qu'elles fournissent peu de détails sur Pierre Bénigne, nous les publierons pour la maternité tendre et délicate qu'on y respire :

« *A Madame,*

Madame veuve de Brix,

en son château de Caneilles.

» La Rocheraie, 15 février 1833.

« Vous voudriez, chère amie, des nouvelles de mon petit Pierre et me rappelez que je ne vous ai pas écrit depuis le début de sa dernière indisposition. Que ces inquiétudes sont douces au cœur d'une mère, et combien j'ai de plaisir à vous dire que mon fils se porte maintenant comme les charmes des grandes allées de Caneilles. Il devient curieux, interroge sur tout ; mon mari parle déjà de l'enfermer dans cet affreux lycée. Ne les mettons-nous au monde, ma chère amie, que pour qu'on les arrache aussitôt à nos genoux ?

» Votre Arthur doit être presque un

homme, depuis deux ans que je ne l'ai vu, ni vous, ingrate amie. Sa mélancolie vous inquiète, dites-vous; et vous craignez déjà, je le sens, que d'autres objets que sa mère n'intéressent son cœur. N'est-ce pas une loi fatale? Ah! pauvres mères que nous sommes.

» La santé de mon mari vous tourmente-t-elle? Sachez donc qu'il se porte comme — comme conseiller général; il a l'appui de tout ce qui compte, et sera élu. Je frémis qu'il ne songe plus tard à la députation, etc.

» *Signé :*

» MARIE-DOROTHÉE. »

« *A Madame,*

Madame veuve de Brix,

en son château de Caneilles.

» La Rocheraie, juillet 1833.

» Ma chère amie, mon mari me trompe

abominablement avec une dame qui s'appelle Politique : il me reste votre amitié et un fils que je crois aimer chaque jour davantage. Mais voici que M. du Paur insiste pour qu'il commence ses classes : « un homme dans sa situation (auriez-vous cru, ma chère, que le conseil général était une situation ?) doit donner l'exemple de la déférence aux institutions d'État » ; et ce jargon veut dire qu'on va me prendre mon Pierre pour l'embastiller au lycée de Bressuire. Ne lui aurais-je pas, aussi bien que ces affreux professeurs qui ne sont même pas prêtres, enseigné ce qui est le plus utile et le plus doux : un peu de cette bonté et de cette politesse si aimables en vous qu'elles m'ont faite pour jamais votre amie.

» *Signé :*

» MARIE-DOROTHÉE.

» *P.-S.* — Vous allez dire que je radote

de mon fils. Voulez-vous d'autres nouvelles? Nous avons dansé à Pâques chez le préfet, M. de Hurnecourt : ces Hurnecourt sont de Provence, et leur noblesse date de l'émigration au moins, le père Hurnecourt gros agioteur de grains, ayant alors passé la frontière pour épargner sa vue à ses créanciers, gêné peut-être aussi par les lois sur l'accaparement. Quoi qu'il en soit j'étais en organdi vert pâle, avec une ceinture à grosse boucle, trois étages de dentelle autour de mon décolleté, et beaucoup de fleurs blanches dans les cheveux. J'y dansai la varsovienne avec ce beau capitaine Boisragon, vous savez, qui fut fait lieutenant à quatorze ans par le Bonaparte des Cent Jours. Il la danse en soldat et me marcha bien sur les pieds, mais majestueusement. Il me dit aussi — mais je n'ose vraiment pas vous le répéter : vous rappelez-vous un pari que nous fîmes sur

nos seize ans? Vous le gagnâtes : que vous aurait donc dit le capitaine? Adieu, je vous embrasse.

» M. D. »

Cette seconde lettre laisse entrevoir que le lycée n'est pas loin pour le futur académicien, qui achevait alors sa neuvième année. Il n'y entra pourtant que deux ans plus tard : tout porte à croire qu'une direction plus ecclésiastique et peut-être aussi un milieu plus choisi, s'ils s'étaient rencontrés à Bressuire, auraient rendu ses parents mieux empressés; mais le lycée y avait encore le monopole de l'enseignement.

Pierre-Bénigne y fit ses débuts dans la classe de troisième, en 1835.

— Je vois encore, me disait-il, la brute rouge et hurlante qui se croyait chargée de nous instruire dans les douceurs de l'Énéide.

Pourtant comme j'étais entré au lycée après le premier de l'an, et que « je ne comptais pas pour les prix », on me laissa assez en paix. L'été vint bientôt, qui nous assoupit. Ah, j'ai bien dormi dans cette classe de troisième, l'après-dîner; quelquefois je me croyais chez nous à la Rocheraie. Que le collège prête de douceurs à la maison paternelle : je m'imaginais sous des platanes, ou dans le petit salon près du piano; tout à coup une voix me saisissait au fond de moi-même, j'ouvrais des yeux hagards, j'apercevais la *bestiam rugientem*, la chaire jaunâtre, les bancs durs parsemés d'élèves ricaneurs ou lourds de sommeil. Mais dans les instants de silence j'entendais le pépiement des moineaux sautillant dans la cour. Cela voulait dire : liberté, cela voulait dire aussi la fille du concierge.

— En vérité, monsieur, lui dis-je, tandis

qu'il allumait un de ces coringhis âcres et noirs dont il me forçait parfois à fumer quelqu'un à contre-cœur, je ne saurais croire que la femme ait joué dans votre vie le rôle que vos récits se divertissent à lui prêter. Encore moins, monsieur, croirai-je qu'âgé de douze ans à peine la fille du concierge vous intéressât.

— Si vous l'aviez connue, dit-il, et il ferma à demi les yeux comme pour y retenir d'anciennes images. Elle avait treize ans, je pense, et portait déjà le bonnet à dentelles et le corset en velours vert des Bressuroises.

Avec ça les yeux les plus luisants, des lèvres rouges. Il me semble, quand j'en parle, que je vais la revoir pareille, que mes doigts vont retrouver le creux de ses reins, ou sa nuque qui ne savait que s'infléchir ; et je ne sais même pas ce que tout ça est devenu.

« Mais quelle enfant délicieuse. et qui volait à mon intention dans la pacotille de son père des gâteaux ou des pelotes. C'était le soir, avant le repas, dans une cour écartée qu'étaient nos rendez-vous sur la dalle des corridors à la voûte retentissante, elle glissait vers moi, m'apportant des pâtisseries sous sa jupe et un petit corps dont je ne sus jamais que le caresser avec maladresse, assis tous deux sur les racines du tilleul que les jésuites, maîtres autrefois du collège, avaient destiné sans doute aux sobres méditations des humanistes au lieu qu'il dut abriter le germe de nos vices.

» Cette histoire d'amour finit mal. Il y eut un traître, comme il convient, dénonciation, catastrophe. La petite (comment s'appelait-elle donc, Mathilde ou Thérèse?) eut des coups, je pense, et le concierge se se paya ainsi ses gâteaux. Moi, j'eus du sé-

questre, petite prison paisible où je lus du Villemain. Il avait été question de me renvoyer à ma famille; mais on voulut récompenser en me gardant la hâte que j'avais mise à livrer sur simple réquisition les bouts de lettres que l'enfant m'avait écrits et qu'elle me portait d'ailleurs elle-même. Car nous étions persuadés déjà qu'on ne saurait s'aimer sans s'écrire, opinion des plus répandues, sous la lune.

» Or, il y avait dans ces lettres des phrases sublimes où elle m'assurait qu'elle était à moi pour toujours; et peut-être se croyait-elle bonnement ma maîtresse, Et il y avait aussi des phrases dans le goût de celle-ci, je pense : « Je ne puis t'apporter. d'éclairs au chocolat parce que papa les a tous vendus à la récréation de quatre heures. »

» De donner ces lettres fut ma première infamie un peu raisonnée : je n'en restai

pas pour cela au collège. Mes parents, épouvantés de cette histoire, me retirèrent presque aussitôt, sous un prétexte. Je n'ai plus revu la fille du concierge : un an après, j'en eus des nouvelles par un camarade. Elle était devenue, me dit-on, vicieuse, ou même pis, et abandonnait pour quelques sous ses mains aux rhétoriciens avancés. Pauvre petite Mathilde (ou Thérèse)! (1) »

Il est clair que monsieur du Paur s'exagérait assez plaisamment ses torts dans cette puérile affaire. Peut-être même n'avait-il fait que céder, sans en avoir pleine conscience, au désir de ne pas quitter celle même qu'il paraissait trahir, et qu'il n'aurait

(1) J'avertis, une fois pour toutes, que, sauf indication contraire, ces conversations de monsieur du Paur étaient toujours enregistrées par moi le soir même, *in extenso* autant que possible. Quant à mes répliques, qui présentent au reste peu d'importance, j'en ai rétabli quelques-unes pour la clarté du récit. (DOUVILLE.)

pas trahie gratuitement, la dignité morale de toute sa vie nous en doit tenir assurés.

Excepté cette petite amie, il ne regrettait rien dans le collège qu'il quittait pour travailler désormais sous des professeurs particuliers : « Songez, monsieur, me disait-il, à un enfant élevé jusque-là par des femmes, propre, sincère, poli même. Songez à l'horrible collège, aux camarades qui ne se lavent pas, qui mentent pour éviter des punitions, qui jurent par bravade et se font gloire d'être débraillés et discourtois. Songez aux pions qui les valent, ou plutôt qui ne les valent pas, ratés qui ont fini de bien faire, qui ne trouveraient pas à s'employer comme clercs d'huissiers ou goujats de gargote, et auxquels on confie l'âme des enfants, je pense pour s'y essuyer les pieds (1). Ajoutez

(1) Il y a dans ce portrait exagération manifeste. (D.) Je me joins au biographe pour assurer MM. les maî-

à tout cela le proviseur patelin, une cuisine à tourner le cœur, le dortoir où l'on manque d'air, etc., etc.. etc. N'est-ce pas assez pour faire d'un joli enfant tout autre chose, un voyou, par exemple? »

tres d'étude et répétiteurs combien peu je partage à leur égard ces sentiments de monsieur du Paur qu'explique peut-être la barbarie d'une époque déjà lointaine. Saurai-je, au contraire, assez louer les souvenirs qu'ils m'ont laissés, le tact d'une autorité exempte de rudesse, l'exemple constant de la correction physique et morale, le soin et la douceur qu'ils apportaient à s'occuper de nos mille petites affaires, alors même que nous pensions le moins à le demander : Heureux d'affirmer ici que je leur ai dressé dans ma mémoire une série de petites statues. (T.)

CHAPITRE II

Los pueblos del Bambouk estan persuadidos a que el oro es un ser maligno que gusta de atormentar a los que lo aman.
VIAGES DE BRUE.

Pierre-Bénigne du Paur perd son père et voit sa mère se remarier avec son précepteur. Il donne des preuves de désintéressement. Il est élu député.

Au courant de 1840, une courte maladie enleva monsieur du Paur le père : « Je ne sais trop de quoi il mourut, disait son fils, et c'était un homme qui ne voulut jamais en faire qu'à sa tête. D'ailleurs, mon enfance le connut peu, mon adolescence à peine

davantage : il était constamment hors de chez lui, occupé d'agriculture, de politique, d'affaires, de mille choses inutiles et coûteuses. Comme ces cyclones qui visitent les Grandes Indes à intervalles inégaux, il n'apparaissait à la maison que pour y faire retentir les éclats et laisser les marques d'une violence capricieuse. Il m'aimait pourtant, à sa manière, qui était quinteuse et me secouait trop. Sa haute taille, ses grandes dents encadrées de favoris noirs, ses dures caresses, tout cela m'épouvantait tandis qu'avec vigueur il me faisait sauter sur ses genoux, en poussant des hop, hop, terrifiants, les paquets de ses breloques lui sonnaient et reluisaient sur le ventre; et il semblait que je fusse emporté par un orage. Plus tard, il m'enseigna à chasser, dont je garde encore la répugnance, et à monter à cheval, où je fus longtemps d'une insigne

maladresse, et me cassai même le bras gauche en m'accrochant à un arbre pour descendre plus aisément d'une jument emballée. Malgré ces écoles, j'ai aimé l'équitation depuis; et il me semble encore que c'est le plus hygiénique exercice avec la valse et l'amour.

Quoi qu'il en soit, la mort de mon père, dont j'éprouvai, du reste, un réel chagrin, interrompit ces essais et me laissa pour toujours en proie à la sorcellerie des signes graphiques. »

Nous avons déjà dit qu'au sortir du collège où il n'avait séjourné que quelques mois, le jeune Pierre-Bénigne reçut des professeurs particuliers : ceux-ci furent enfin remplacés par un précepteur, M. Théodore Siméeuse, ancien officier de l'Empire, et « l'homme du monde, disait plus tard son élève, qui savait le plus de latin et de géo-

métrie. Il devint précepteur un an environ avant la mort de mon père, et, sans effort, conquit presque aussitôt toute la maison. Il m'a joué de bien mauvais tours depuis, en outre de devenir mon beau-père, et n'a jamais cessé de me séduire. Il y avait tant de nonchaloir dans son énergie, tant de grâces dans son cynisme; et cet égoïste, qui avait fait tous les métiers et éprouvé mille aspects divers de la vie, cachait l'âme la plus lasse et la moins candide sous des apparences de fraîcheur et de gaîté.

» Cet homme, jeune et pâle, au geste indécis, aux yeux caressants, avait de beaucoup dépassé la quarantaine : la campagne de Russie, sa première campagne, lui avait valu l'amitié d'Henri Beyle; et ce héros du quant à soi l'avait intéressé plus que le Kremlin ceint de flammes, ou les caronades de Borodino. Il avait même continué d'en-

tretenir avec lui une correspondance dont il me reste, je pense, quelques lettres. Il est probable que cette rencontre décida de son existence morale, et si elle ne le transforma pas entièrement — car ce miracle s'est fait rare depuis saint Paul, et depuis longtemps sans doute le lieutenant Siméeuse portait en lui-même les éléments de sa conscience future — du moins le stendhalisme n'a guère présenté de cas plus accompli.

» L'amitié de Beyle et ses propres goûts ne le poussèrent-ils pas à quelque moment dans la bataille littéraire ? Je ne sais, n'ayant pas tout su de cette vie ondoyante ; et, du moins, il y resta obscur. Je n'ai connu de lui qu'une œuvre et qui reste inédite : un commentaire de La Rochefoucauld extrêmement touffu, nourri de faits, d'idées nouvelles, de tout ce qu'une longue expérience et une méditation continue avaient pu fournir

à un pareil homme. Malgré toutes mes prières il le brûla sur ses derniers jours : « C'est par philanthropie, me dit-il. La » sagesse est un fruit doux à cueillir, amer » à manger : vilain cadeau à faire aux » hommes que de la leur présenter loin de » l'arbre qui l'a nourrie. Vous voyez que » moi aussi j'aime mon prochain. » Les fragments que ma mémoire en avait retenus, je les ai écrits pêle-mêle avec quelques aphorismes de moi sur un carnet qui est je ne sais où. Si vous le trouvez après ma mort, Douville, vous pourrez à votre guise en dispenser l'amertume à vos concitoyens. Je n'ai pas tant de scrupules que feu mon beau-père. »

J'ai retrouvé en effet plus tard ce carnet de M. du Paur, et aussi les deux lettres de Stendhal qui suivent.

« *H. Beyle à T. Siméeuse.*

» Florence, 1819.

» Mon cher ami, je revenais de me promener aux *Uffizzi*, où, comme vous le savez, on va le dimanche ; je pensai justement à vous. Quel plaisir de le tenir sous le bras, me disais-je ; mais le..... m'a abandonné, comme un vil jacobin. Je rentre et je trouve votre lettre : rien n'en peut payer de telles.

» Et le journal? Quelle bonne chose que les Mémoires d'un homme non dupe et qui a entrevu les choses. Il faut que ce soit une chose bien merveilleuse que de pouvoir se rendre chaque matin ce superbe témoignage : « Je sais les secrets d'une douzaine de faquins qui se croient du talent parce qu'ils ont de la puissance. » (1)

(1) Ce passage semble indiquer que M. Siméeuse aurait songé à écrire ses souvenirs. Mais on n'en a trouvé aucune trace. (D.)

» Que je vous félicite de votre petit cabinet donnant sur ce joli jardin : je le connais pour avoir eu deux ou trois missions en 1810 dans cette maison. Le jardin où vous lirez ceci me semblait rafraîchissant. Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante, mais je viens de passer un mois avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé et de la santé de leurs chevaux. Leur grosse joie me fait envie : ils ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse et qui est si loin d'eux. Car la bonne compagnie ne peut être composée que de gens qui emploient aux jouissances fines de l'esprit et du cœur le temps que les autres classes sont obligées de consacrer au soin de leur fortune : la bonne compagnie est donc nécessairement aristocratique.

» Entendez, quand je dis bonne compagnie, que je pense à la France; car ici où la

première qualité d'un cœur est l'énergie, et une énergie brûlante ou sombre suivant qu'on est dans une veine de bonheur ou d'adversité, il est impossible d'être gai, spirituel, léger. L'esprit y a l'habitude de mettre trop d'importance à tout : dès qu'on est indigné, on ne peut plus rire, ni sourire.

» Adieu. Vous savez que j'ai écrit l'histoire de l'énergie en Italie.

» *Signé :*

» H. B. »

« *Henri Beyle à Th. Siméeuse.*

» Mon cher Julien Sorel, votre lettre que je reçus à Cularo (1) fit la consolation de mon exil : comment vous décrire sans renouveler

(1) Cularo est le nom que portait Grenoble dans l'antiquité. (D.)

mon apathie et mon ennui les cinquante-deux jours que j'ai passés dans ce quartier général de la petitesse! Ma raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus petit et plus bête à Cularo que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes, mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités de gens dont je connais trop bien la vie antérieure, et les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres.

» Savez-vous les progrès de la couleur verte à Cularo? Les prêtres qui sont tous des espions se livrent aux douceurs de l'assassinat, comme je vous le disais. On envoie les assassins dans des cures du diocèse de Lyon. Tout ce clergé est grossier, sale, quant au physique et au moral, et je crois que j'aimais mieux ces manches à sabre qui

composent une armée. Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme : je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord par un être qui sent la musique comme moi la messe.

» Ce qui m'a intéressé surtout, dans votre lettre, c'est le détail de vos journées et de vos soirées. Et vous avez l'effronterie, vous qui faites l'amour, qui plus est, de vous plaindre. Mais je vous pardonne tout si vous faites votre journal. Ah! chien de paresseux, vous allez m'objecter le travail dont vous êtes surchargé, et votre pupille. Ceci me conduit au *matrimonio*. Si la dame a trois cent mille francs et qu'il n'y ait plus père ou mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se moquant foncièrement de tout.

» Adieu; vous en savez autant que moi sur

toutes mes cachotteries, et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile.

» *Signé :*

» CLAPIER ET Cie. »

C'est après deux ans de veuvage environ que madame Du Paur devint madame Siméeuse. Le contrat de mariage, que nous avons eu sous les yeux, et par lequel elle reconnaît à son second mari un apport équivalent presque à la totalité de ce qu'elle se trouvait posséder alors par la renonciation de son fils, porte la date du 25 avril 1842. M. du Paur avait conservé de cette période des souvenirs assez aigus.

« Il était difficile, me disait-il par un soir de cet été qu'il voulut bien passer sur ma terre de Normandie (juillet et août 1869), de refuser quoique ce fût à ma mère. Elle avait aussi l'art d'accommoder aux épithètes

les plus flatteuses les choses qui l'étaient le moins, et je l'entends encore me dire (peut-être était-elle sincère sur le moment) qu'elle voulait me procurer le bonheur d'avoir un père pour la seconde fois : le tout accompagné des plus irrésistibles caresses. Je l'adorais, et elle m'avait toujours paru la plus tendre des mères, depuis mon enfance quelle avait choyée, ornée de rubans et de dentelles, attachée comme un joyau à ses grâces mélancoliques. Il est vrai qu'il m'avait fallu aussi éprouver d'elle quelquefois les signes d'une colère qui allait jusqu'à la cruauté; mais cet aspect maternel ne se faisait jour que dans l'intimité; et quoiqu'il me parût s'affirmer peu à peu davantage, à mesure sans doute que la croissance me rendait plus compromettant à une jeunesse jalousement maintenue, je dois reconnaître qu'il n'en perçait rien devant les étrangers,

et que j'étais toujours l'enfant le plus accablé de caresses qui se pût rêver à Bressuire, le plus chargé de Polichinelles, le plus orné de robes délicates, alors même, il est vrai, que des culottes eussent déjà mieux fait mon affaire. »

L'affection et l'estime filiales ne semblaient pas avoir été diminuées non plus par d'autres circonstances encore qu'il me conta : « Quoique le mariage de ma mère fût loin de me ravir autant qu'elle avait tenté de me le persuader, j'en payai les violons. Par une heureuse coïncidence, peu de temps avant ces noces, une émancipation, dont je n'ai jamais très bien compris l'utilité, m'avait rendu seul maître de ma fortune : celle-ci était assez considérable, l'héritage paternel m'étant échu presque en entier. Ce testament avait causé de la surprise, et d'autant plus que le préambule,

qui en avait été écrit plusieurs années auparavant, paraissait préparer à « la plus respectable et la plus chérie des épouses », ainsi s'exprimait mon père, un douaire plus considérable que la part légale à laquelle il la réduisait strictement par des codicilles écrits peu de temps avant sa mort. Je n'avais pas, vu mon âge, été appelé à l'ouverture du testament, et ce fut ma mère qui me donna ces détails, non sans quelque aigreur. Je l'assurai que tout cela n'enlèverait rien à son autorité, et qu'elle serait toujours plus que moi maîtresse de mon bien. Ces paroles me valurent quelques caresses, et puis ma mère ne m'en parla plus qu'après mon émancipation. Mais depuis lors, dans nos tête-à-tête, elle ne m'épargna, au sujet de cet héritage, ni les sarcasmes, ni les allusions plaintives, jusqu'au jour où elle m'attaqua plus à fond, et d'ailleurs avec succès.

» Je n'ai qu'à rêver un peu à cette scène, et tout entière elle ressuscite : le petit salon, dans le crépuscule encore assombri par les branches tombantes des marronniers; les mousselines blanches et les bras nus de ma mère, deuil très diminué où l'avaient contrainte les chaleurs excessives de la saison; et je crois encore éprouver ses caresses et la douceur de ses paroles. Car ma mère fut la première femme qui m'ait captivé par le timbre de sa voix, et il me semblait à l'entendre qu'une main me cueillait le cœur. Car il y a des voix (elle en avait une pareille) où les inflexions les plus chantantes s'accompagnent d'un écho bas et guttural qui me cause un demi frisson de sensualité.

» Bref, par suite aussi d'une longue obéissance, je promis ce qu'on me demandait; c'était simplement de refuser la succession paternelle. Le contrat de ma mère en repre-

nait du coup toute sa force, et les cinq ou six cent mille francs que m'avait légués mon père lui revenaient. Ils ne devaient au reste que passer par ses mains pour finir par se fondre entre celles de ce voluptueux Siméeuse; et celui-ci, par une de ces contradictions qui faisaient son charme et son danger, me dit le jour même où je devais aller chez le notaire pour signer la pièce en question : « Votre mère m'a averti de votre projet : vous savez que je n'aime pas à donner de conseils, mais mon avis est que vous faites une sottise. » Je ne devinais pas encore l'intimité grandissante qui allait finir par me l'allier de si près, et je pris assez mal ce conseil pourtant curieusement contraire à un plan qu'il avait dû, sinon concevoir, au moins approuver. De son côté, ma mère eut l'indépendance de ne se pas refroidir trop à mon égard aussitôt que j'eus satisfait à son

désir. Elle m'est restée caressante jusqu'à ses derniers jours (1), et ne m'en a jamais voulu de m'avoir ruiné. »

Quels que fussent ses défauts ou ses faiblesses, M. Siméeuse était du moins bon professeur, et, à la fin de cette même année 1841, Pierre-Bénigne, qu'il était resté presque seul à préparer, entra à l'École Normale. Je ne sais quel souvenir lui avaient laissé ses années d'école, non plus que les premières de son professorat; mauvais sans doute, à en juger d'après ce qu'il pensait du collège. En tout cas il resta toujours avare d'en parler, et cette époque de sa vie, où des labeurs continuels et l'éclat d'une ardente intelligence étonnaient, j'en ai recueilli l'écho, tout son entourage, lui

(1) Madame du Paur mourut bientôt après son mariage, le 22 août 1842. Sa maladie non plus n'a pas été très bien déterminée. (D.)

apparut toujours, je crois, médiocre et froide. Le voluptueux, qui était une si grande part de lui-même, ne dut subir qu'en frémissant les brouets, les meubles mesquins, les étroites mœurs de l'Université, ou ses pédantesques élégances. Il est vrai qu'il y revint plus tard, mais assez enfermé dans sa brillante sinécure pour ne plus sentir autour de lui cette odeur de pédagogues où il prétendait démêler le double arome de la sacristie et de la loge maçonnique.

Dès l'année 1848, sa situation commença de s'adoucir. Il venait en effet d'être chargé, à Paris, de cours sur « la philosophie des lettres », quand la révolution éclata. Monsieur du Paur y prit hardiment parti contre le roi dont il jugeait trop affaiblis le prestige et la puissance. S'il n'alla pas jusqu'à combattre dans la rue, chose qu'il jugeait

fatigante et disgracieuse, il affirma très haut ses sympathies pour le nouveau gouvernement dès qu'il lui parut viable, et ne craignit pas, dans une leçon sur Tacite qui fit quelque bruit, de flétrir la monarchie de Juillet : « Faible à l'excès, disait-il, contre l'ennemi héréditaire ou nouveau, ce régime, dont l'or et les plus matérielles satisfactions furent tout l'idéal, n'a su, pendant dix-huit longues années, user du fer que pour nous en forger des chaînes (1). » Monsieur du Paur fut bientôt récompensé de cette attitude : il était nommé quelques jours après titulaire de la chaire qu'il n'occupait que comme chargé de cours.

Il avait aimé cette époque ardente et trou-

(1) Cette phrase et quelques autres que monsieur du Paur taxait lui-même de puérilités républicaines ne se retrouvent pas dans ses *Œuvres complètes* (Hachette, 1878). Mais la leçon sur « Tacite et les excès du pouvoir » parut *in extenso* (Appert, 1848) en plaquette, et l'auteur regretta plus tard cette publication. (D.)

blée, les jours d'émeute surtout; Paris fumeux, criant et riant sur ses barricades, et les faces blanches des jeunes femmes qui semblent humer dans l'air l'odeur voluptueuse de la mort.

» Ce n'est pas en 48, me faisait-il remarquer, mais pendant les trois « glorieuses », qu'il faut placer la jolie histoire dont Chodruc-Duclos fut le héros. Ç'avait été un des meilleurs agents des émigrés; la Restauration le paya d'oubli, et le vieux corsaire aujourd'hui désabusé assistait en amateur à la démolition de ses ingrates idoles. S'étant approché d'une barricade, il y remarqua un des émeutiers pour son extrême maladresse, et lui dit : « Je vais vous montrer comment on tire », en lui empruntant son fusil. Au premièr coup, un garde du corps tomba. Chodruc tire encore et, cette fois, descend un officier. Après

quoi, comme il rendait le flingot, et l'homme insistant pour qu'il continuât d'en user si bien, il répondit paisiblement : « C'est que je suis royaliste, moi », et s'en fut. »

» Il ne manquait pas en 48 de gens plus convaincus que cela. Vous vous rappelez l'attitude de Lamartine. Victor Hugo me fut un bien autre divertissement. Il avait une facilité de croire à ce qu'il disait à mesure qu'il le disait, qui en aurait fait un politicien remarquable, n'était que le second empire écrasa cette fleur parlementaire.

» J'avais fait sa connaissance quelque temps auparavant, de la façon la moins poétique du monde, au bal Mabille, où j'avais moi-même quelque honte à me trouver. Je ne sais qui me présenta, mais nous nous liâmes aussitôt, et avec une cordialité qui n'en faisait guère prévoir l'issue. Il était d'un commerce agréable : avec vingt années

de plus que moi, et tout le prestige d'une gloire déjà ancienne, il me mit tout de suite à l'aise et presque sur le pied d'égalité.

» Ce soir-là, sortant de dîner au cabaret avec un provincial, il éclatait de cette extrême gaîté qui succède aux repas de boisson et de nourriture abondantes : il emprunta le mirliton d'une grisette pour y chanter la carmagnole, et voulut même danser, dont il ne se tira pas très bien, je pense. Malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de le trouver déplacé à Mabille, où il portait d'ailleurs des façons toutes léonines de s'amuser, d'être joyeux, d'être léger ; il faisait tout cela avec force.

» Ce qui me charmait dans Hugo, c'est qu'on sentait tout de suite qu'il ne pensait pas, ou guère ; il apparaissait un peu, et même en dehors de son œuvre, comme un dictionnaire de rimes qui se serait mis à

déclamer ses termes les plus rares, les plus retentissants, les plus magnifiques. C'était un lexicologue de premier ordre : quel dommage que cette obstination à tant faire de vers ! il aurait pu rendre, en dehors de cela, de si grands services à la langue ! A Mabille il me parla blason : ce démocrate en aimait les termes, et quoiqu'ils eussent symbolisé des iniquités sociales, il leur pardonnait pour la beauté sonore qui est en eux, pour la pâte éclatante et précieuse dont ils semblent être faits. Orle, guivre, lambel ou trescheur lui semblaient dégager plus de joie que locomotive ou bicarbonate de soude. Toujours à Mabille il me complimenta de mon cours qui roulait, comme vous savez, sur la philosophie des lettres, et il me dit que « j'avais su réconcilier deux sœurs ennemies » ; ce qui charma le groupe et moi-même. Mais à la réflexion, on voyait bien que cela n'avait pas

tout à fait autant de sens qu'il eût convenu.

» Hugo n'avait d'ailleurs pas extrêmement d'esprit, et il n'en pardonnait pas chez les autres l'ombre même. Vous savez, c'était au moment que Guernesey lui commençait de devenir Pathmos, comme il me traita dans ses vers, alors déjà que bien des rancunes se laissaient apaiser; mais non pas la sienne. Je ne ripostai que par lui donner l'innocent surnom de Kossuth imaginaire : j'appris que ce mot médiocre avait blessé le prophète, et ce fut par Sainte-Beuve qui en paraissait lui-même scandalisé; mais n'est-il pas curieux de voir Sainte-Beuve en cette affaire (1)?

(1) Je tiens à affirmer ici combien j'ai désapprouvé intérieurement les fréquentes attaques d'un homme que je respectais et dont j'embrassais les opinions à l'ordinaire, contre notre poète national. Est-il besoin de citer, pour le laver du reproche de ne penser pas, « *Le Satyre* », « *L'Enfant* », « *Ce que dit une bouche d'ombre* » et tant de pièces magnifiques et tendres où le cœur et la pensée se sont joints ? (D.)

» Victor Hugo contribua à me pousser dans la politique, et, s'il avait pu deviner mon évolution future, je doute qu'il y eût tant insisté. Un homme qui l'aimait peu, je veux dire mon beau-père, se trouva d'accord avec lui en cela.

» Il y avait trois ans alors qu'il consolait son veuvage à Paris le plus agréablement du monde. Cet égoïste délicat ne faisait aucune économie à mon intention, au contraire; il m'aidait un peu, pas beaucoup; mais son hospitalité était toujours prête pour moi, et nul n'y apportait plus de charme. Il n'aurait tenu qu'à moi de reprendre une partie de mon avoir sous forme de vieux porto, de loisirs moelleux et d'exquis repas ornés de fleurs et de femmes; car il y avait toujours de jolies filles chez lui, et Dieu sait s'il en était peu jaloux et les traitait avec un mélange de politesse narquoise et de mili-

taire brusquerie qui les lui rendait d'ailleurs pour la plupart extrêmement attachées. Je vis passer là Anna D., toute menue, toute mignonne, et si frileuse. Ce fut elle, je pense, qui inventa ces chignons roses dont nous entretiennent les romans de M. Gaboriau. Je veux dire qu'elle fut une des premières à décolorer jusqu'au blond ardent avec de l'eau oxygénée des cheveux qu'elle avait naturellement noirs, et du reste doux et magnifiques.

» Cette jolie fille, qui mourut de la poitrine, sans avoir écrit ses Mémoires, laissa un million de dettes qui furent payées, ô prodige, et, en partie, deux ans après, par un « amant de cœur » qu'elle avait gardé quelque temps chez elle sous les espèces d'un groom. Le bonhomme, plus tard, ne parlait qu'avec émotion de son aventure et prétendait que le véritable bonheur hante les

offices et le siège des coupés. « Nous étions si bien nourris, disait-il; et toutes les pièces de cent sous, et même d'or, qu'on était forcé de recevoir pour remettre des billets à Madame... J'ai gardé tout ça en souvenir, excepté un louis que j'ai tenu à mettre dans le treizain de ma femme, le jour de mes noces. Vous savez, celui que garde l'église : ça l'aura sanctifié. Quant aux billets, je les lisais la nuit avec Anna : elle en riait beaucoup, et, s'il était utile, savait retenir les adresses et les heures de rendez-vous. »

» C'est à la D., reprit monsieur du Paur, qu'est arrivée cette histoire de collier que Cora Pearl s'est attribuée depuis dans ses Mémoires, vous savez? »

Je dus confesser que je n'avais jamais lu les confessions de mademoiselle Emma Crunch.

— « Vous vous figurez que c'est pornographique, ça n'est qu'ennuyeux. Mais voici

l'histoire du collier : La D., qui était entretenue alors par l'héritier d'un trône latin assez vulgairement appelé prince de Térébinthe, soupait un soir dans une compagnie d'hommes les plus qualifiés. Elle avait de grosses perles au cou, plusieurs rangs. Le fil qui les retenait se rompt, et les perles de rouler sur le parquet. Les hommes s'agenouillent, les ramassent. On les lui rapporte : « Il en manquait », ajoutait-elle avec un petit soupir quand elle contait cette histoire.

» Et c'était bien le meilleur garçon de fille que j'aie rencontré ; toujours sans le sou, toujours luxueuse, ardente à se donner, ardente à se vendre. On affirme que ce genre de courtisanes a disparu ; que celles d'aujourd'hui sont tout calcul, économie. Je ne pense pas qu'il y ait différence ; et on a toujours pu diviser ces dames en deux classes : les paniers percés et les tirelires. Les unes

conservent, les autres ont des fuites; toutes sont ouvertes à recevoir. Peut-être Desgrieux a-t-il plus changé que Manon. De mon temps encore, on ne rougissait guère d'aimer une fille; et celle-ci, habituée à se l'entendre dire, prenait plus aisément des attitudes sentimentales.

» Au fait, je ne sais pourquoi je vous ai parlé de la D. à propos de politique. Ses rapports avec moi n'eurent pas trait à mon élection. » Et monsieur du Paur ferma les yeux ainsi qu'il avait accoutumé lorsque sa mémoire évoquait des images vives.

— « Mais, demandai-je, votre élection, comment se passa-t-elle? »

— « Oh! le plus naturellement du monde. Dans ce même Bressuire où mon père avait agité le spectre rouge (1), comme un épou-

(1) Monsieur du Paur, le père, mourut au moment qu'il se préparait à affronter les élections législatives.

vantail à moineaux, et étayé le trône avec l'autel, je fis reluire les bienfaits d' « une » révolution dont l'écho n'avait pas cessé de » retentir à travers le monde. »

« Représentez-vous qu'à cette époque les républicains n'étaient, pour la plupart, que des impérialistes déguisés. Mais il fallait garder les apparences : aussi nous disions Christ, Fraternité, République universelle, et tout cela voulait dire « Autorité ». Le coup d'État demeure incompréhensible si

Dans « *l'Abeille légitime* », petite revue bressuroise très monarchique et ultramontaine, parut à cette époque, sous sa signature, une ode, assez incohérente, intitulée « *Aux Gallicides* », et dont nous extrayons la strophe suivante :

La nymphe épouvantée a fui parmi ses sœurs;
Et voici qu'Actéon, que pressent les chasseurs,
Pleure vainement sous les vouges :
Point de pitié, la mort. Et tant de sang coula
(O Gaules, votre sang) que depuis ce jour-là
Les robes de Thémis sont rouges.

(D.)

l'on ne sait que pendant quatre ans presque tous les politiques français ont employé les formules d'un socialisme chrétien imposé par la mode mais dont personne n'était dupe, pour échanger des idées fort étrangères à tout cela. Les paysans de chez moi eux-mêmes, les plus sceptiques du monde, et qui depuis trois cents ans changent de conviction politique ou religieuse avec une insultante facilité, les pays osseux à la lèvre narquoise et rasée, entrèrent dans ce petit complot phraséologique, du moins aussitôt que je les eus tenus assurés, et avec quelle assurance, que leur froment se vendrait bien, et que leurs propriétés étaient inviolables. Nous plantâmes un mai républicain à la Rocheraie, avec des flammes tricolores en haut et des futailles de piquepoult au pied. Un vicaire, qui avait le nez en bec d'aigle tout en haut d'une figure couleur citron, le

bénit avec violence, tandis que quelques châtelains d'alentour buvaient du champagne dans la salle à manger, jusqu'à se croire ivres de démocratie.

» Entre parenthèses, le bénisseur est devenu un de nos plus onctueux prélats, une espèce de saint. Vous l'auriez vu souvent chez moi avant ma disgrâce; mais aujourd'hui, et surtout depuis la guerre, je suis bien compromettant pour un aspirant cardinal; ses derniers séjours à Paris l'ont fait, je pense, s'apercevoir qu'entre l'hôtel « du Bon Lafontaine » et le ministère des cultes ma maison n'est pas sur le chemin.

» Pour en finir avec ma politique, je fus élu à une grosse majorité, et prononçai dès la rentrée un discours sans éclat qui me dégoûta de la tribune, trop souvent alors encombrée d'énergumènes. Le coup d'État vint et me plut. J'admirai l'élégance de cette

solution, sourdement désirée de la France entière, et qui ne sacrifiait que quelques existences au bonheur général. Je ne cachai pas mon avis; vous savez que cela me valut d'Hugo et de Barthélemy des insultes diversement versifiées : tout cela parce que l'ordre et la mesure n'ont jamais cessé de me paraître aimables.

CHAPITRE III

Cet homme était le verrou incarné.

PONSON DU TERRAIL. *Rocambole.*

Les Souabes sont plus stupides que les autres Allemands ne sont.

MONTESQUIEU. *Voyages.*

Mustapha était un prince imbécile.

BAYLE. *Diction. Article Hassan, note C.*

Nul ne sait comme le Français,
Nul ne sait offrir une rose.

FRANC-NOHAIN. *Vive la France.*

Il manquait de scrupules, mais il avait des préjugés.

CURNONSKI. *Conversations.*

Il faut se méfier des éloges d'un amant. Il en est de cela comme des concerts d'amateurs, du petit vin du cru, de la fortune du pot et des pièces reçues à l'unanimite,

PAUL DE KOCK. *La femme, le mari et l'amant.*

> Les hommes, souhaitant la nécessité de leur être, souhaitent aussi la puissance et l'indépendance qui les mettent à couvert de la puissance des autres.
>
> MALEBRANCHE. *Rech. de la Vérité.*

Mémoires de P.-B. du Paur pour servir à l'histoire de sa mission à Neuchabe (Neü-Schwaben, duché de Schwabe.)

Mon attitude au 2 décembre avait été mal interprétée. Envoyé à l'Assemblée sous l'étiquette républicaine, on en prit prétexte pour blâmer mon dévouement nouveau à un nouvel ordre de choses ; et la chaire que je continuai d'occuper à la Sorbonne me devint bientôt insupportable : les auditeurs en étaient jeunes pour la plupart, qui, par une étroitesse d'esprit assez fréquente chez les enfants de la bourgeoisie française, en vinrent plusieurs fois à désapprouver avec bruit une évolution dont les motifs leur demeuraient inconcevables.

La munificence de l'empereur me tira de gêne : le poste de ministre plénipotentiaire à Neuchabe, inoccupé depuis la mort du comte Le Vayer, c'est-à-dire depuis 1819, fut rétabli en ma faveur. L'importance de cette mission, mise en doute par les feuilles dites libérales, sera mieux appréciée si l'on tient compte que le grand-duc de Schwabe, auprès de qui j'étais accrédité, était cousin du roi de Danemark par les Hesse-Nassau, et que la plupart des questions politiques ont été de tout temps résolues par le népotisme.

Avant de partir, je voulus prendre langue, m'instruire, s'il était possible, de mes nouveaux devoirs : je me heurtai à quelques difficultés. Le quai d'Orsay et deux ou trois salons diplomatiques où je fus présenté me firent sentir que je n'étais pas de « la carrière ». Le vieux général N***, qui en était,

et beaucoup plus que d'une armée où les faveurs de la Restauration l'avaient introduit en décor, me donna de sa voix molle quelques consolations inattendues : « Les difficultés d'ordre extérieur, conclut-il, n'iront pas vous troubler en Schwabe, et, si vous aimez l'histoire, comme il est apparent chez un universitaire, les archives y sont riches en souvenirs des Hohenstauffen. »

Le duc de Morny, qu'il me fallut aller remercier, laissa voir plus de sympathie. Je l'avais rencontré auparavant, et j'admirai, ce jour-là, une fois de plus, la grâce et la nonchalance qui dissimulaient chez lui des savoirs si divers, cette aisance à se faire aimer sans se répandre, ou encore cette haute mine par où semblait percer, dans le bâtard aventureux de la veille, le moins étonné des grands seigneurs. Tandis qu'il me recevait, le sourire de ses yeux minces

et de ses blanches dents, la crispation de ses ongles recourbés, ses pas de long en large à travers la cage du bureau vert et or, me firent songer à quelque once impériale et souple dont la langue rose et râpeuse, les griffes voilées de fourrure, l'humeur aussi diverse que le pelage, font craindre et désirer la caresse dangereuse.

— « En tout cas, conclut-il d'un air un peu énigmatique, ne vous laissez jamais étonner. C'est le secret de toute la diplomatie. Mais à Neuchabe peut-être le seul moyen d'en faire. » Et sous sa moustache cirée je vis rire toutes ses dents.

Moins d'une semaine après j'étais à Neuchabe. Voici quelques notes que j'y ai prises au jour le jour.

Neuchabe, mars 1853.

Les renseignements qu'on m'a donnés, ou plutôt qu'on ne m'a pas donnés, sur ce pays et ce que j'ai à y faire précisément, m'ont fait un peu énervé durant le voyage. Ma berline, un présent de M. Siméeuse, était confortable à souhait; mais la poste allemande invente à chaque frontière, et Dieu sait s'il y en a, des modes nouveaux, d'ailleurs de plus en plus déférents, de retarder les voyageurs.

A Paten, dernier relai avant Neuchabe, nouvel incident. Dans un coin de la salle commune, je mangeais sans plaisir du veau froid très dur; et cette bière à laquelle il va falloir m'habituer me paraissait plus mélancolique encore quand le bruit d'une discussion éclata, qui me fit retourner. Près de la

porte le maître de poste s'adossait silencieusement au mur en levant parfois les bras au ciel, tandis qu'un petit être obèse et rubicond, en culottes courtes et habit bleu, l'accablait de tous les tonnerres germaniques, affirmant de plus, comme il convient en tous pays, que cela ne se passerait pas ainsi, et qu'un docteur ès philosophie, conseiller honoraire, n'était pas fait pour croquer le marmot deux jours dans une auberge. Ici le maître de poste ouvrait la bouche comme pour parler, quand une fillette qui me parut jolie entra, et, posant sa main sur le bras du docteur, murmura quelques paroles :

— « Qui parle de cela? répondit plus furieusement encore le petit homme. Vraiment, morveuse, vous en deviendrez folle? Est-ce que vous ne savez pas... » Un geste suppliant qui m'indiquait lui fit apercevoir

ma présence, et, calmé soudain, il s'avança vers moi :

— « Excellence, dit-il en français, les postillons m'ont déjà appris avec qui j'ai l'honneur de me rencontrer. Moi-même je suis le docteur et conseiller Jovialis, Fröhlich de naissance, pour l'heure prisonnier en l'auberge de Paten. La chaise qui nous conduisait s'est brisé l'essieu hier, et le maître de poste ne peut ni la remplacer ni la faire réparer tout de suite. Nous sommes là, à attendre qu'il en revienne une de libre. Ah, chiennes de postes ; mais je verrai Son Altesse. Ça ne se passera pas... » La colère le reprenait : je l'interrompis en mettant ma berline à sa disposition, politesse un peu obligatoire dont il valait mieux avoir tout d'abord le mérite. Il se fit un peu prier, accepta enfin :

— « Mais, dit-il, je ne suis pas seul » (à

vrai dire, j'y comptais bien), « *mein gott!* et ma nièce! que d'impedimenta. Il est vrai qu'on pourra la mettre à côté du cocher. » Je m'y opposai, et Fraülein Thérèse Fröhlich ayant été présentée à Son Excellence, nous prîmes place tous trois dans la berline, pour arriver sans encombre quelques heures après à Neuchabe.

Avril 1854.

Thérèse Fröhlich est blonde, blanche, rose, bleue; elle a l'air d'une aurore; elle fait rêver aux premiers d'entre les fruits, à des promenades dans l'herbe, à un bain, l'été, dans l'eau du bord qu'a refroidie l'ombre des saules — et son sourire est délicieux.

Le grand-duc est jaunâtre, gros, gras et morose : il ressemble à une crème qui va

tourner. Sa cour est silencieuse ; la ville également, d'un silence qu'on entend pour ainsi dire, qui semble filtrer des maisons vers les rues.

Thérèse Fröhlich a les dents blanches et l'âme naïve. Elle m'a dit : « J'aime beaucoup les Français, parce qu'ils sont gais et qu'ils ne portent pas la barbe. » Elle m'a dit encore : « Là-bas, en Wurtemberg, mes parents sont pauvres, mais j'étais bien heureuse. Et à Noël nous avions une belle fête, avec un arbre et tout plein de sucreries. Mais ici mon oncle me fait peur, je ne sais pas pourquoi. Il rit tout le temps, et on voit ses dents, mais on ne l'entend pas rire. »

Le grand-duc m'a dit : « Monsieur le ministre, votre haute mission m'est un gage de plus de la sympathie que le souverain glorieux si heureusement rendu à l'affection éclairée de la France veut bien pro-

fesser pour moi et pour mes États. Personnellement le bruit de votre propre valeur avait devancé votre présence parmi nous, et nous la rend maintenant deux fois louée, ainsi que le rétablissement des relations entre nos deux pays. »

J'imagine que ce petit discours en français de Gotha est mot pour mot celui qui fut tenu par le prédécesseur de Charles-Auguste XII au comte Le Vayer, mon prédécesseur, quand celui-ci lui vint annoncer la restauration de S. M. Louis XVIII.

Le grand-duc a ajouté, de sa propre inspiration, j'imagine, et dans un français plus gothaïque encore, que je n'ose appeler du gothaïque flamboyant : « Je peux penser, monsieur du Paur, que vous allez ici être heureux. Il y a une ravissante campagne et des monuments princiers. On vous montrera tout, sans oublier Saint-Colomban. Il

y a aussi des archives riches en histoire qui vous seront ouvertes de cœur. Je crois toutefois, a-t-il conclu d'une voix soudain plus joyeuse, que le pauvre von Muschel, l'archiviste, commence à perdre la tête. »

Il s'est tu et la compagnie a échangé de pâles sourires.

Avril 1853.

Je me suis enquis de Saint-Colomban auprès *du docteur. Était-ce une épigramme* du grand-duc que de m'en recommander la visite? Je ne sais, mais Jovialis a ri aux larmes toute une minute, et bruyamment cette fois, avant que de répondre; et la taverne du « Divus Augustus » où nous nous trouvions retentit plusieurs fois encore, ce soir-là, de cette insolite gaîté. Car l'at-

mosphère taciturne de la ville pénètre jusqu'aux paradis de Gambrinus ; et les bourgeois et fonctionnaires, qui fréquentent le Divus Augustus, symétriquement assis par petits groupes entre les fûts de chêne bruni, y causent à voix presque basse de choses probablement évanouies ou fanées. Les belles servantes au mollet bas qui les servent n'ont jamais à se défendre contre des mains trop curieuses et frôlent le genou des buveurs sans rires ni frémissements. Minuit enfin sonne, pour d'autres spectres sans doute, et renvoie ceux-ci à la maison.

Je me rencontre là *néanmoins* presque chaque soir avec le docteur, heureux d'avoir sa compagnie. Car à Neuchabe il n'y a ni théâtre, ni cercle, ni maison de tolérance ; et excepté le grand-duc deux fois par semaine, personne ne donne à dîner ni à danser.

On me dit que « c'est à cause des deuils ». Quels deuils? Est-ce qu'il meurt plus de monde en ce petit pays que dans les autres?

Mars 1853.

— « Ah, vous allez à Saint-Colomban avec le docteur Jovialis? » La douairière de Grünewald eut un regard singulier. « Pour moi, je n'ai pu y remettre les pieds depuis que ma pauvre amie Frau Hestern achève de n'y pas guérir. Et de quoi? guérir. Enfin, peut-être que le docteur n'a pas la même sensibilité pour sa famille. »

— Pour sa famille? fis-je.

— Mais il a déjà deux nièces à Saint-Colomban. Il faut espérer que cette petite qu'il a ramenée dernièrement (au fait, dans votre voiture, paraît-il) ne va pas le devenir

à son tour. Trois primes à Jovialis; cet homme va ruiner le duché!

— Trois primes.

— Que ces Français sont ignorants! Vous ne savez donc pas que par une vieille loi de céans qui s'applique aussi aux morts par accident ou à la guerre, toute famille schwabe au service de l'État dont un membre est enfermé touche une indemnité, probablement parce que le souverain empiète alors sur l'autorité paternelle? Jovialis est étranger; mais ses fonctions lui ont acquis la naturalisation. Ouf.

— Je ne savais rien du tout et votre histoire est horrible. J'espère que Jovialis n'en aura pas voulu toucher un sou.

— Non, c'est le chat. Mais bonsoir, je me sauve. A mon âge, et à la nuit tombante, en tête-à-tête avec un de ces audacieux Français, il y a de quoi m'enfermer moi aussi. »

Et la charmante vieille s'enfuit, avec sa bonne humeur, ses dentelles, son précieux français mi parti Sèvres et Saxe.

C'est le lendemain que j'avais rendez-vous avec le docteur pour visiter Saint-Colomban, « la principale curiosité de Schwabe », avait-il dit. Je passai le prendre avec ma victoria.

Sa toilette n'étant pas achevée, je fus reçu par Thérèse, et nous passâmes dans le vieux jardin, derrière la maison.

Des allées en pente douce, bordées de buis et de poiriers, y mènent jusqu'à la rivière qu'un rideau de charmes laisse apercevoir par éclaircies. C'était un dimanche; les barques plates à voile brune dormaient à l'amarre le long du petit quai pierreux de Neuchabe, ou dans l'ombre des anses; et, du banc où nous étions assis, nous ne vîmes que les eaux jaunâtres et clapotantes, et les

pâles saules de l'autre rive où verdoyait le printemps.

Thérèse me parut pâle, et, pour la première fois, je lui remarquai une apparence maladive bien différente de la santé et de la joie qui éclataient jadis en elle : comme elle se taisait, promenant des regards assombris tantôt sur moi, tantôt sur le triste paysage, je pris sa main presque aussi petite que la mienne, lui demandant si elle avait du chagrin ou se sentait malade. Je crus la voir trembler, et, silencieuse, comme pour se blottir, elle se rapprocha de moi. A l'improviste la légèreté de son linge me laissa éprouver une cuisse et un mollet durs qui me troublèrent; soudain Thérèse m'apparut femme, et ses douleurs guérissables. Déjà je pressais un peu de sa chair entre mes doigts quand un pas grinça sur le gravier qui la fit s'écarter de moi,

frissonnante : « Eh bien, me cria le docteur, partons-nous? »

Le soleil brillait dans un ciel maintenant éclairci, et la voiture, sur les indications de Jovialis, nous emportait hors de la ville, d'un côté que je ne connaissais pas. Là des arbres d'une venue excessive, et les plus délicieuses prairies, qui avaient comme des ondulations de torses, alternaient le long de la route. Mais je ne sais quelle tristesse était comme suspendue dans l'air. Je fus frappé qu'on ne vît ni maisons ni bétail : pas une terre de labour, pas une barrière, et, sur la route ou dans la campagne, aussi loin que s'étendît la vue, aucun homme n'apparaissait. A cette remarque le docteur répondit en haussant les épaules :

« Et qui diable voulez-vous qui demeure de ces côtés-ci? D'ailleurs toutes ces terres sont au grand-duc qui ne les veut

pas cultivées; c'est à peine si on fauche. »

Cependant nous appprochions : des bois seuls maintenant bordaient la route, avec une sombre mousse au pied des arbres. Ils cessèrent, après un crochet de la route, et soudain une aire immense s'élargissait devant nous, avec de hautes murailles au milieu, une dentelle de toits, des dômes couronnés d'or qui semblaient au soleil le monument d'une joie fastueuse; et presque au même moment un cri rauque et prolongé retentit à trois reprises, qui me glaça.

Saint-Colomban est le premier hôpital de ce genre que j'aie visité : je doute qu'il y en ait un autre aussi magnifique, et, du reste, aussi peuplé. Des cours immenses dallées de granit, d'autres symétriquement ornées de corbeilles et de bassins, et les pilastres, et les perrons et la couronne aux hermines d'or qui coiffe la chapelle, tout cela évoque

un Versailles de la Folie, une cité inébranlable et sacrée. Et en effet, voilà un demi-siècle et plus que ce palais de terreur dont on parle bas, où peut vous enterrer à toute heure le caprice d'un prince maniaque qui lui-même y devrait demeurer, fait peser sur la Schwabe l'épouvante et la luxueuse cruauté de ses marbres, de ses grilles, de ses eaux.

Et l'on dirait que tout cela a été bâti pour la folie par la folie, une folie d'Allemagne pédantesque et raisonnante, et soucieuse encore du protocole; car il y a ici un quartier noble, comme dans les vieilles villes de France. Les cabanons y sont de marbre et écussonnés : j'y ai même reconnu le crancelin de Saxe, avec une brisure, il est vrai; et je songeai assez sottement que dans ces cas-là ça doit se dire fêlure.

Il y a aussi toute une série de fous rares

dont on a emprunté, acheté même, je pense, la plupart à des hospices étrangers. Parmi ces misérables, il y en a un, atteint d'écho-manie, qu'on m'a fait voir et qui vient du Portugal : il répète avec une hâte et une fidélité incroyables tous les sons qu'il peut percevoir autour de lui; et si la complexité en dépasse ses moyens imitatifs, comme il arrive par exemple quand on fait jouer un orchestre devant ses barreaux, après quelques instants d'essais furieux il tombe en transe. On lui fit imiter devant moi une flûte, un grincement de scie sur la pierre, l'eau jaillissante, d'autres choses encore, et il me sembla entendre balbutier dans cette cage les débuts de la science humaine : l'onomatopée et la définition.

Comme nous prenions pour revenir une autre rangée, le docteur me parut hâter le pas. Presque au même instant, dans un

cabanon, une voix grave proféra : « Le voilà, le vendeur de filles » ; un bras se tendit vers Jovialis. A la cage suivante un autre bras répéta le geste, une voix plus aiguë répéta le cri : « Le voilà, le vendeur de filles. » Brûlées d'une flamme intérieure et par le plus horrible ennui que j'aie vu se refléter en des prunelles humaines, je reconnus deux sœurs : « Mes pauvres nièces, murmura le docteur en souriant assez sinistrement. Il n'y a plus d'espoir de les tirer d'ici. Pourtant je vous assure qu'on n'a pas épargné les douches : il y a tant d'eau à Saint-Colomban ! » Il me parut un instant qu'il en aurait fallu beaucoup pour purifier la place.

Juin 1853.

Le grand-duc nous a priés l'autre jour à

un goûter sur l'herbe ; et si la chère en fut médiocre, les vins dignes d'un banquet républicain, tout cela était assaisonné d'une bonhomie germanique bien savoureuse. Nous étions une cinquantaine, entassés dans des chars-à-bancs décorés du nom de breaks ; et, cahin caha, ces guimbardes nous conduisirent à l'orée d'un bois le plus magnifique du monde : il est tout de hêtres, d'ormes, de tilleuls ; et l'ombre épaisse qu'il répand nourrit une herbe grasse et bleue où il est doux de s'étendre à demi et d'ignorer le soleil, tandis que le rire des femmes et leur toilette éclatent çà et là.

Jovialis s'était mis à mon côté dans le break ; mais notre visite à Saint-Colomban m'a si refroidi à son égard que, n'était sa nièce, je le fuirais tout à fait, et même son vieux jardin sur la rivière, bordé de buis. Aussi me parut-il à éviter pendant le lunch,

et je me trouvai plus heureusement, assis dans l'herbe, entre cette délicieuse Grünewald, et la comtesse de Violetten : celle-ci, qui est cousine germaine du grand-duc, veuve et de la plus grande beauté, est tout le charme de cette cour taciturne où l'on s'étonne de la voir demeurer. Elle parut, à mon arrivée en Schwabe, comme prévenue contre moi; et cela me retint à l'écart; mais ces jours derniers paraissent l'avoir adoucie, et c'est elle-même, comme le protocole l'exigeait d'ailleurs, qui m'a invité à son côté, en rabattant sur elle l'ampleur d'une jupe aux tendres nuances.

C'est une brune-cuivrée, rare de gestes, avec des mains sinueuses, une grâce busquée et des yeux d'un bleu presque noir à propos desquels ses courtisans ne manquent guère la maladresse d'évoquer son nom ou plutôt celui de feu son mari, qu'on trouva pendu

le lendemain de leurs noces à la rampe de l'escalier.

Notre goûter fut le plus agréable du monde, et la causerie n'y tarit pas. Pourtant à plusieurs reprises je vis briller dans les regards de ma voisine, malgré les galanteries d'un officier corpulent (figure de faïence et d'or), malgré le verbiage et la gaîté de la douairière, comme une flamme sombre où il me sembla découvrir à la fois du désir et de la tristesse.

Après le goûter on se dispersa ; et, comme je me promenais, fumant un cigare, madame de Violetten m'apparut soudain, auprès d'une source où des bouteilles étaient encore à rafraîchir. Assise sur un tertre, elle découvrait un peu de ses bas couleur pensée, et sa robe légère et jaunissante, échancrée en triangle à la gorge, avait sous le jour tamisé des reflets de miel très pâle. Telle, et jouis-

sant de sa propre attitude, elle trempait un bout d'ombrelle dans l'eau froide et noire et semblait attendre. Mais comme je me taisais, attentif aux grâces de son repos, à la beauté du jour, au silence que des éclats de rire, quelquefois, brisaient au loin, elle me dit :

— « Monsieur le Ministre, vous me regardez comme ferait un peintre.

— Je voudrais l'être, répondis-je, et rapporter dans mon pays votre image.

— N'aimeriez-vous pas à m'y rapporter moi-même ?

— Votre Altesse se moque de moi.

— Votre Excellence n'en croit rien. Voyons, un bon mouvement. Vous me mettriez dans une grande caisse, comme une poupée de Nuremberg — pour votre maîtresse. Car vous en avez bien une — ou deux.

— Votre Altesse ignore-t-elle que la continence est un article de Paris ? »

Elle se tut et sourit : presque au même instant, l'officier aux yeux de faïence, et ils s'arrondirent à ma vue, venait l'avertir du départ; et, se levant, elle prit mon bras. Un même break nous reçut, parmi d'autres personnes, entassés sans étiquette, de maigres rosses nous recahotèrent vers la ville, tandis que, serrée contre moi, madame de Violetten, peut-être malgré elle, me laissait éprouver sa chair à travers les minces étoffes. Comme l'ombre s'était épaissie, je rencontrai sous les couvertures une main prenante et nue qui s'abandonna quelques minutes (1).

(1) Ces notes, que monsieur du Paur me communiqua lui-même, m'ont paru entachées de quelque inexactitude. Cette partie de campagne, par exemple, vu le retard bien connu des saisons allemandes, et si elle a lieu en juin comme il est dit, ne peut se passer qu'à la fin de ce mois. Or, c'est l'époque où les journées sont les plus longues, et il paraît difficile de faire durer alors un lunch jusqu'à la nuit tombante. (DOUVILLE.)

Juin 1853.

On m'accorde et me reproche déjà la faveur de cette belle Violetten. Jovialis qui nous épia sans doute l'autre jour, et cet homme me répugne de plus en plus, en a instruit sa nièce : je crois qu'elle m'aurait fait une scène hier, si elle avait osé. Après tout, la jalousie des femmes nous flatte toujours, et elle me semble devoir être, en Allemagne, ni un embarras ni un danger.

J'étais donc allé chez le docteur à l'heure où je le sais d'ordinaire retenu à l'Université pour des leçons particulières. Le salon où l'on me reçut, donne par quatre grandes ouvertures sur le jardin : le soleil couchant le remplissait d'une gloire rouge. Thérèse me parut avoir les yeux battus d'anciennes larmes, et me salua d'un air si malheureux,

que, par pitié, je pense, je l'attirai à moi par sa main tendue et l'embrassai sur la joue. A mon extrême surprise, elle me rendit un baiser, mais de lèvres à lèvres et aussitôt me repoussa faiblement, comme indécise, et puis, se cachant les yeux éclata en sanglots. Je m'efforçai à calmer son chagrin où elle mêlait le docteur et madame de Violetten, ce qui me fit alors apercevoir qu'elle était jalouse.

Assise contre moi sur un canapé, elle se calma un peu, pleurant silencieusement sur mon épaule. Mais ce corps abandonné de fille très jeune me jeta dans un trouble étrange; mes mains commençaient d'errer, et tous ceux qui ont su le poids d'une volupté prochaine, et cet invincible enivrement qui fait tout se fondre autour de nous, sentiront combien j'eus de peine pour me ressaisir, pour écarter Thérèse à mon tour et me lever.

Que ce sacrifice à la vertu me soit un jour compté; et puisse Hermès, peseur des âmes, ne pas faire la part trop grande à mon appréhension de Jovialis qui, en vérité, pouvait rentrer d'un moment à l'autre.

Il fallut causer. La belle Violetten était un sujet trop brûlant. J'interrogeai sur le docteur, et pourquoi l'on avait à s'en plaindre; mais il n'y avait que trop de raisons et je frémis à voir se trahir le plan que j'avais pressenti obscurément sans y oser croire. Soumise à un régime d'incohérences savantes, longuement entretenue de ses cousines et de leur mal, tantôt réveillée en sursaut quand son oncle rentrait de la taverne et quelquefois avec de l'eau glacée, tantôt comblée d'amusements, ou, sans raison, enfermée plusieurs jours de suite; tantôt battue ou accablée de caresses (et de quelles caresses?), Thérèse m'apparut vouée

aux sombres autels de la folie pour trente mille marcks. Le filet que la cupidité d'un savant et la manie d'un prince achevaient d'ourdir autour elle, qui l'en arracherait? Je sortis, roulant dans ma tête des projets de sauvetage : tant d'infortune me faisait en vérité amoureux de cette enfant; peut-être aussi les contacts de sa jeune beauté en pleurs.

— Je ne sais pas ce qu'a ma nièce, me disait Jovialis, le soir même, au « Divus » Augustus » : elle est comme on dit chez vous, « toute chose ». Il va falloir (Grete, une autre pinte) que je la montre à un médecin; et aussi qu'elle garde sa chambre ces jours-ci. » J'en ai conclu que le docteur cherche à m'écarter, et qu'il ne manque plus au filet que quelques mailles.

Juillet 1853.

Il est des êtres qui obéissent au climat avec servilité. Le brouillard les accable de tristesse, ou ces pavés qui poissent sous la pluie ; et si, dans une grande ville, à ces choses s'ajoute le cri des usines ou des foires, ils sentent, comme une bête de pierre, l'ennui s'appesantir sur leur cœur.

Mais si peu de chose aussi les enivre. Pour eux le bonheur n'habite-t-il pas les cours de Séville ou d'Alger, parmi les faïences, l'odeur des lianes et la longue chanson de l'eau?

Une certaine rencontre m'enchante, de parfum, d'ombre, de silence : il me souvient d'en avoir joui très jeune, sous une tonnelle de glycines, par une journée d'août que baigna l'orage ; et la terre effervescente embaumait sous les larges gouttes.

Quoique cet été ne vaille pas ceux de mon enfance, où il y avait bien plus de papillons et d'insectes, des herbes plus profondes et des fleurs dont il semble que depuis elles soient devenues pâles, madame de Violetten s'y compose d'aimables décors. Je l'y goûterais davantage, si toutes fois que je me sens incliné à quelque empressement auprès d'elle, le souvenir de Thérèse ne me causait un remords; elle, de son côté, m'est toute faveurs et sourires.

Des toilettes claires, à rayures, la renouvellent, lui donnent l'aspect d'une chose vierge et fraîche. Des contacts de hasard trahissent la pulpe frémissante de sa peau; et parmi les verdures, sous l'ombrelle qui s'éploie comme une fleur opulente, elle est pleine d'un charme factice. Magnifique jouet fait pour la perspective des charmilles, les pelouses, le balustre des terrasses, il a

suffi de quelques jours fleuris et tièdes pour faire s'épanouir en elle toutes les grâces d'une jeunesse presque dissimulée.

Juillet 1853.

Il y avait hier soir à la cour, comme tous les mercredis, réunion officielle, réunion ennuyeuse où je ne puis manquer.

Après trois quarts d'heure d'une conversation qui passe en niaiserie solennelle les colloques des mandarins, je pense, ou les séances maçonniques, je prenais congé; mais le grand-duc me retint : « Je vais vous conduire au concert, monsieur le ministre », me dit-il; et les salons s'étant vidés, nous montâmes tous deux, plus un maréchal de cour, dans le landaulet de Charles-Auguste. Ne sachant où nous al-

lions, et le protocole m'interdisant d'interroger, le clair de lune me laissa reconnaître bientôt avec terreur que nous prenions la route de Saint-Colomban. J'en avais rapporté des souvenirs odieux, et la résolution de n'y revenir jamais; mais le moyen maintenant de me dérober sans manquer à l'étiquette. Je restai donc, faisant des vœux inutiles pour un changement de direction : l'hôpital était bien le but de notre course.

A la grande porte, où nous descendîmes, nous fûmes reçus par le directeur, démesurément long et maigre, avec un teint de plâtre et des cheveux d'un blond presque blanc qui voltigeaient autour de sa tête nue. Ce fantôme nous conduisit d'un pas d'ouate avec des courbettes, jusqu'à une rotonde avec un bosquet au milieu, et aux trois quarts entourée de cages étroites où l'on introduisit dès notre arrivée une cinquan-

taine de fous et de folles. Nous étions, nous, sur une façon d'estrade, et l'orchestre uniquement composé d'instruments à cordes, dans le bosquet, commença bientôt d'exécuter, avec beaucoup d'art et de langueur, je ne sais quelle musique de Hongrie ou de Pologne, tout entrecoupée de pizzicati. Nos voisins, d'abord silencieux, se prirent peu à peu à gémir; quelques-uns, bientôt, élevèrent la voix, miaulèrent. L'un d'eux, accroché à ses barreaux qu'il secouait, et, la face tournée vers la lune suspendue au-dessus de nos têtes, se mit enfin à pousser de longs cris, imité bientôt par les autres, et diversement de ton comme de timbre. La voix diabolique de l'orchestre, peu à peu enflée, et comme haletante, s'élevait toujours entre les branches, et je vis que le grand-duc se pâmait à côté de moi, avec des exclamations rauques.

Déjà son enthousiasme croissait; sa voix montait, traînait; et enfin, vaincu par la mollesse du soir, par tant de pizzicati, par les plaintes des violoncelles, l'appel de ses sujets, je vis, renversé dans son fauteuil et hurlant à la lune, Charles-Auguste XII, grand-duc autocrate de Schwabe et des Deux Frises.

Juillet 1853.

L'image de ce concert me poursuit, avec le chœur de tous ces fous pendus et emmêlés à leurs barreaux. Je ne laisserai pas jeter Thérèse dans cet enfer, dussé-je l'enlever, l'épouser même. Après tout, ma berline nous aurait mis en quatre heures hors de ce duché ridicule. Un curé bavarois nous mariera bien, ou, tout simplement, je

la ramènerai à sa famille avec quelques révélations. Il est vrai que ma carrière en pourra souffrir, se briser là-dessus même; et pourquoi trouve-t-on si rarement l'occasion de faire le bien sans en éprouver de dommage?

Hier, je me suis présenté pour la troisième fois sans succès chez le docteur : il n'était pas chez lui, ni sa nièce visible. Le soir, j'allai au « Divus Augustus ». J'étais énervé, je commis la faute de laisser entendre assez clairement à Jovialis que son plan m'était connu, que je m'y opposerais de toute ma force s'il ne voulait pas se laisser persuader d'y renoncer, et que je tenais absolument à voir Thérèse.

J'avais espéré l'effrayer un peu; mais il ne parut pas ému et se contenta de répondre en ricanant : « Vous tenez à voir ma nièce : ce n'est guère convenable, d'autant que je

suis toujours dehors. Mais venez demain à six heures, j'avertirai qu'elle y soit pour vous. »

Ai-je bien fait de brûler ainsi mes vaisseaux; et n'en pourrai-je pas être contraint à m'engager plus qu'il n'est désirable : vraiment, il faut aimer beaucoup cette petite bourgeoise wurtembergeoise pour se mettre autant dans l'embarras.

Le lendemain.

Ce matin un maréchal de cour m'est venu avertir, avec mille excuses, que le grand-duc me priait de me rendre auprès de lui vers deux heures : j'y fus exact, mais jurant bien qu'on ne me traînerait à aucun concert.

Dans le salon d'attente où je me trouvais passa madame de Violetten : elle était en

jaune, ce jour-là, avec une résille de soie noire courant sur la jupe; et des fleurs jaunes aux cheveux achevaient de lui donner les apparences voluptueuses d'une Espagnole en fête. Elle retenait de la main gauche contre son sein toute une brassée d'autres fleurs, lorsque, m'apercevant, elle esquissa demi-moqueuse une révérence qui manifesta un instant les secrètes richesses de son corps. Alors, et comme ses yeux, que le sourire n'atteignait jamais, restaient fixés sur moi, je ressentis tout à coup la tyrannie insurmontable et le poids de la beauté; ma volonté et ma mémoire s'évaporèrent, et toutes choses parurent s'abîmer autour de la magnifique Eléonore. Qu'allais-je lui dire quand on vint m'avertir que le grand-duc m'attendait? Un fugitif sourire de nouveau salua mon départ.

Le grand-duc avait revêtu son air le plus

Versailles : rien en lui ne rappelait plus ce laisser-aller où je l'avais surpris l'avant-veille, hurlant aux cieux, vers la lune, qui règle les humeurs de la folie et de la mer. Mais son français me parut encore plus brouillé que de coutume : il loua d'abord les rapports que nous avions jusqu'ici entretenus, le soin que j'avais mis à ne me pas occuper de questions intérieures. Il espérait que je continuerais d'agir comme par le passé, car chaque pays avait ses lois et ses usages. Ici il s'embarrassa davantage et finit par exprimer son chagrin de mon attitude au sujet de Saint-Colomban : non content d'en avoir blâmé publiquement la police, j'avais menacé de m'opposer à certains règlements schwabes, et cela à propos d'un cas auquel je n'avais pas de motifs apparents ou avouables de m'intéresser.

Ici le grand-duc garda le silence, mais

j'en avais assez entendu pour reconnaître la parade de Jovialis à mon attaque de la veille : il avait averti simplement Charles-Auguste de mon intervention, brodé sur mes paroles sans doute, imaginé quelques nouvelles bizarreries de sa nièce. Et maintenant l'ogre rugissait qu'on lui disputât une proie tendre et nouvelle. Thérèse me sembla perdue. Comment la défendre contre le souverain, en ce pays de servitudes séculaires? M'en mêler ostensiblement? Je le pouvais à la rigueur; mais n'en devait-il pas naître des difficultés diplomatiques que le gouvernement de l'Empereur ne me pardonnerait pas? Et c'était mon avenir brisé. Quant à un enlèvement qui présentait aussi de grands désavantages pour moi, nous devions être surveillés maintenant, et cela le rendait presque impossible.

Le grand-duc se taisait toujours : je pré-

sentai quelques regrets vagues d'avoir été mal compris, et des affirmations de respect pour les institutions grand-ducales qui parurent le satisfaire.

— « D'ailleurs, reprit-il d'un ton plus amical, je suis si plus vieux que vous que je veux vous donner un conseil. Vous êtes jeune et avez pour plaire. Ne vous arrêtez pas à des petites histoires; il faut penser à monter plus haut et vous faire un établissement. Je sais qu'à ma cour des personnes se sont plues à vous. Servez-vous de nous, monsieur le ministre; songez que l'autre jour à Munich, un Anglais a épousé une archiduchesse en Bavière. C'était morganatique, il est vrai; mais je pense qu'il y a des cas où vous pourriez aussi l'accepter. »

Je fus accablé par ce nouveau coup : on ne pouvait m'offrir plus clairement en style de cour et français de Schwabe, comme ran-

çon de Thérèse, la comtesse de Violetten : sa beauté, sa naissance, son énorme fortune tourbillonnèrent dans ma tête. Je m'inclinai, remerciant et balbutiant, et l'on me donna congé.

Je ne la retrouvai pas à la sortie ; mais quelques pétales de roses jaunes épars sur le parquet attestaient encore qu'elle avait été là et m'avait souri.

Mais l'image de Thérèse aussi était en moi ; dans la rue je me rappelai que son oncle m'avait autorisé à l'aller voir. Qu'allais-je y faire, et pourquoi rechercher encore celle que déjà je trahissais dans mon cœur? Je ne sais. Mes pas m'y avaient mené que je doutais encore s'il était opportun d'apporter dans cette maison l'annonce de ma pitié inactive. Mais j'y étais déjà, je le répète ; déjà le vieil escalier avait gémi de mon passage, déjà Thérèse m'avait ouvert sa

chambre, et, sans dire une parole, comme un enfant qui a eu très peur, elle était pendue à mon cou. Un fois de plus le charme de son extrême jeunesse agit sur mes sens ; et comme elle semblait m'offrir encore sa chair résistante et frottait ses seins contre ma poitrine, je la soulevai dans mes bras, où elle ne pesait guère. Mais personne à cette fois ne vint nous interrompre ; son lit étroit frémissait avec nous de notre délire et de ses larmes.

Je ne sais ce que je lui jurai d'abord, ce que je lui promis ensuite. Déjà j'avais redescendu l'escalier, comme un voleur, et le grand air dissipant ma folie, je songeai à madame de Violetten, qu'un rien pouvait encore écarter de moi, et combien peu de chose, parfois, suffit à compromettre nos desseins les mieux étudiés.

P.-B. du Paur à Monsieur le duc de Morny.

A Son Excellence Monsieur le duc de Morny, ministre des Affaires étrangères.

« Monseigneur,

» Cette lettre-ci (1) par exception entretiendra Votre Excellence de mes affaires personnelles. Mais n'est-il pas vrai que pour un diplomate aussi infime qu'il soit, ses affaires ne lui sont point tout à fait personnelles, que le bon renom de son gouver-

(1) Aux mémoires personnels de monsieur du Paur relatifs à son séjour en Allemagne, et parmi lesquels, nous l'avons déjà dit, il ne serait pas impossible de découvrir un peu de fiction, nous joignons les extraits (une publication *in extenso* ayant paru oiseuse) d'une correspondance diplomatique ayant trait à son mariage, et qu'une heureuse indiscrétion du quai d'Orsay a mis à notre disposition. Tout en louant le libéralisme éclairé qui nous a valu un supplément d'information, nous ne saurions en approuver le principe, et il est pénible d'imaginer un régime et une administration tels que les secrets d'Etat y peuvent devenir la pâture des historiens et des nouvellistes. (DOUVILLE.)

nement participe toujours un peu de sa personne? C'est pourquoi je n'ai osé accepter définitivement sans y être autorisé de Votre Excellence, et par elle, de S. M. l'Empereur, une alliance en partie inespérée pour moi, celle de la comtesse de Violetten, née Éléonore de Satinlippe, ou plus exactement de Stettin-Lippe (1). Il n'échappera pas à

(1) Un duc de Stettin-Lippe, protégé de la France, fut dépossédé pendant la guerre de Succession en même temps que l'Electeur de Bavière, et l'accompagna à la cour de Louis XIV, où son nom par euphémisme se prononçait Satinlippe.

Sa femme y séjourna depuis presque à demeure : « C'était, écrit Saint-Simon (édition Hachette des *Grands Écrivains* tome V, page 572), un miracle de bonté et de beauté, avec cela restée si allemande que rien ne put la vêtir jamais jusqu'à ne la point faire ressembler à beaucoup moins qu'une bourgeoise du Marais en masque et si ridicule dans ses révérences que c'en était un amusement jusque pour le roi. »

Le duc avait eu, dans un premier séjour en France, de mademoiselle de Sainte-Hermine, fille du marquis de Dangeau, un fils naturel, qui fut connu sous le nom de chevalier de Satinlippe, et dont la femme, de qui nous n'avons pu retrouver le nom, fut de la plus détestable réputation et quelque temps la maîtresse du Ré-

à Votre Excellence qu'elle est cousine germaine du grand-duc de Schwabe ainsi que du roi de Bavière. Feu son mari le comte de Violetten était des ducs anciens de Moravie, par conséquent issu des Jagellons; et

gent. Le recueil de Gaignières nous a conservé à ce sujet la chanson suivante, où la grossièreté ne fait pas excuser le manque d'esprit :

Églé, jeune et tendre bergère,
Porte tous ses feux à Daphnis;
Et Bérénice noble et fière,
Pour La Hire implore Cypris.
Mais madame de Satinlippe
Dit bien haut : J'aime mieux Philippe.

Bérénice au sortir de table
De son chat lisse la toison;
Églé, propre aux soins de l'étable,
Caresse et baigne son cochon;
Mais madame de Satinlippe
Dit tout bas : J'aime mieux Philippe.

Daphnis quoique assez honnête homme,
De sa langue n'est point savant;
Pour La Hire que Mars renomme,
Il n'est de coup que par devant;
Et madame de Satinlippe
Dit encor : J'aime mieux Philippe. (D.)

la comtesse en a hérité un douaire considérable qui, ajouté à ses biens personnels, rapporte plus de quatre cent mille livres par an. La grandeur de ces circonstances m'a contraint d'accepter un mariage morganatique, bien contraire, je le sais, aux usages de France, et, en particulier, à la fierté ancienne de ma famille.

» Je sens aussi avec regret combien, par ce mariage, si j'avais pu le faire officiel, j'aurais ajouté dans la mesure de mes forces au prestige du régime que j'ai l'honneur de servir, et quel aurait été l'effet, en Allemagne, de voir traiter aussi magnifiquement le plus humble serviteur de Sa Majesté. Il est vrai que le moindre désir exprimé par elle au grand-duc suffirait à faire déclarer le mariage ; mais je ne voudrais pour rien au monde importuner encore une bonté à laquelle je dois déjà ; et je me contenterai du

bonheur plus secret que fera naître pour moi l'intimité des vertus de madame de Violetten et ses qualités solides, pour ne rien dire de sa beauté.

» Chagrin seulement que l'appareil presque clandestin qu'on est forcé de donner à ces sortes de noces ne soit presque en désaccord avec la majesté de la France et du pouvoir impérial. Aussi Sa Majesté se résolvant à la moindre démarche auprès du grand-duc, et, je le répéte, la moindre suffirait, ne provoquerait chez moi, je prie Votre Excellence d'en être assurée, aucune satisfaction égoïste ; mais seulement la joie patriotique de voir mon pays et S. M. l'Empereur respectés jusque dans le plus humble de leurs serviteurs.

» Je suis, etc...

» *Signé :*

» P.-B. DU PAUR. »

Le duc de Morny à Monsieur Blanchon, chargé d'affaires de France en Saxe-Cobourg-Gotha.

« On m'a dit, monsieur, que Gotha était le plus informé nid de pies de l'Allemagne entière. S'il en est ainsi, vous aurez peut-être l'occasion et la bonté de me transmettre ce qui s'y dit sur le grand-duc de Schwabe, sur notre ministre auprès de lui, et enfin sur une certaine comtesse de Violetten, née Satinlippe.

» Veuillez croire, etc...

» *Signé :* LE DUC DE MORNY. »

Monsieur Blanchon, etc., au duc de Morny.

« Monseigneur,

« Voici les contes que j'ai pu recueillir

sur les personnes visées par Votre Excellence.

» Le grand-duc de Schwabe, Votre Excellence le sait sans doute déjà, passe pour un maniaque cruel que les autres princes de l'Allemagne tolèrent uniquement pour sa docilité dans les affaires extérieures, et aussi pour ne pas ébranler le principe d'autorité héréditaire. Sa folie consiste à collectionner des fous ; et on l'est si aisément à ses yeux que Boileau ou Franklin n'y aurait pas échappé : la moitié du duché, à ce qu'on prétend, est occupée à doucher l'autre, et un humaniste d'Iéna a fait là-dessus l'épigramme suivante :

» Puisque le duc des Souabes enferme tous ses sujets comme fous,
» Que ne fait-il griller son duché ? Il serait au moins enfermé lui-même.

« Quant à mon distingué collègue, mon-

sieur du Paur, sa jeunesse dans la carrière ne l'a pas empêché de ne s'attirer jusqu'ici que des éloges. Il a surtout fait admirer à Neuchâbe cette galanterie qui a été toujours un ornement de la nation française ; et, dédaigneux de puritanisme et d'hypocrisie, il a laissé voir aux Germains que le plaisir n'était pas incompatible avec la dignité du diplomate : trop heureux si cela ne lui avait valu quelques animosités en un pays dont il n'est jamais sans péril de heurter, même avec grâce, les habitudes patriarcales.

» Quelques calomnies, dont il est l'objet, sont parvenues jusqu'ici. On l'accuse, mais sûrement à tort, d'avoir compromis la nièce d'un fonctionnaire. Celle-ci en serait même devenue folle, après s'être trouvée grosse de lui, il est vrai ; et quant à la comtesse de Violetten, que Votre Excellence n'a pas sans intention rapprochée de lui dans cette lettre,

leur liaison ne fait plus de doute pour personne dans cette vieille et respectable société allemande dont la vertu aurait depuis longtemps laissé percer son indignation contre les coupables si leur rang et leurs appuis ne commandaient le respect comme l'indulgence.

» Cette dame jouit d'ailleurs de la plus confuse réputation. Son mari est mort dans des conditions obscures, où la plus charitable hypothèse est encore de conclure au suicide. Deux ans de veuvage qu'elle passa en Angleterre étonnèrent jusqu'à Londres, et la cour, fatiguée de lui entendre appliquer l' « incognitas voluptates » de Tacite, commençait de lui faire grise mine quand elle revint en Allemagne, auprès de son cousin le grand-duc Charles-Auguste. A Neuchabe, son bon goût lui a fait choisir un Français, et je dois ajouter que quelques personnes

charitables parlent de mariage morganatique. La comtesse est riche ; cette union ne pourrait qu'honorer mon distingué collègue, monsieur du Paur.

» Je suis, monseigneur, etc.

» *Signé :* BLANCHON. »

Monsieur du Paur au duc de Morny (1).

» Monseigneur,

» Je suis encore trop ému de toutes les bontés qui percent dans la lettre de Votre Excellence pour être sûr d'y répondre digne-

(1) Cette lettre de monsieur du Paur est une réponse à une lettre de monsieur de Morny, dont nous n'avons pu découvrir le double au quai d'Orsay. On sait que le duc de Morny a écrit une grande partie de sa correspondance diplomatique au Café Anglais, en compagnie même quelquefois de quelqu'une de ces créatures auxquelles les Cora Pearl et les Blanche d'Antigny ont prêté depuis une triste célébrité. (DOUVILLE.)

ment; mais il y a des cas où le moindre délai serait un commencement d'ingratitude.

» Il est vrai que ce mariage officiel, pour lequel, Monseigneur, vous voulez bien me laisser entrevoir l'appui de S. M. l'Empereur, me mettrait dans une situation gênante diplomatiquement en m'alliant au souverain; et je suis flatté d'autre part que Sa Majesté veuille bien considérer la future madame du Paur et le rang que sa naissance et sa fortune lui permettent de tenir comme un ornement pour Paris et la cour de France. Mais il est vrai aussi que ma fortune personnelle est petite, et que je n'abandonnerais pas sans quelque regret mon poste actuel, si je n'étais sûr d'avance que l'on ne me voudra pas laisser à Paris sans une compensation en rapport avec la situation de ma femme; et j'ose ajouter que

la moindre assurance de Votre Excellence à cet égard me serait bien précieuse.

» Je suis, monseigneur, etc.

» *Signé :*

» P.-B. du Paur (1). »

Neuchabe, novembre 1853.

Il a neigé cette nuit : cela provoque toujours chez moi des sommeils d'une profondeur singulière, comme si le manteau qui étouffe tout bruit à travers la ville et la campagne, s'étendait sur ma pensée. Ce matin, Ambroise, qui apportait mon chocolat,

(1) Monsieur du Paur reçut sans doute en réponse la promesse qu'il désirait et qui se trouva justifiée dans la suite par l'emploi qu'il a longtemps occupé à Paris. Son mariage eut lieu peu de temps après la date de cette letire (nous n'en avons pas trouvé au quai d'Orsay d'autres y ayant rapport); et ses mémoires d'Allemagne sont clos par le fragment daté de novembre 1853.

ayant ouvert les fenêtres, un pâle soleil sans éclat a souri quelques secondes, et le givre craqué sur la branche noire des sapins. Alors, j'ai fermé les yeux pour me pelotonner sous les couvertures, dans un demi-néant avec toute la Norvège en ma tête, tandis que le feu ronronnait à peu de distance comme un chat.

Quel opium que la neige, pour exagérer notre paresse et la simplicité de nos désirs. Une belle fille alors, lire un roman d'aventures ou seulement ce large fauteuil où l'on roule des cigarettes auprès du feu apparaissent comme des bonheurs suffisants. Et j'aurais aimé encore, avec cette petite Thérèse, maintenant perdue, rester auprès d'une fenêtre à suivre des yeux les flocons monotones : le sadisme sentimental de rêver aux vagabonds qui grelottent, aux voyageurs perdus, aux pauvresses, dont les enfants

s'alourdissent à leurs bras en s'endormant de froidure, nous eût fait goûter davantage le confortable d'un appartement clos.

» A défaut de Thérèse, madame de Violetten m'attendait vers trois heures : très emmitouflé, je m'y rendis. Elle me reçut avec ce sourire mince qui m'a déjà, à plusieurs reprises, diversement ému. Je lui parlai de notre mariage, de l'heureuse intervention de l'Empereur, de mes projets parisiens; mais elle écoutait à peine, debout près du piano, et feuilletant des partitions d'un air distrait. Très nettement elle m'apparut absente de ses actes et loin de moi, comme perdue en quelque souvenir. A qui n'arrive-t-il pas, en des heures pareilles, de s'achopper à un ennemi invisible, mort peut-être, qu'on devine et dont on ne sait rien ; et un cercle magique semble alors défendre de toute approche l'âme qu'on assiège.

A travers des gradations infinies le soir était tombé; maintenant le sol blanc donnait autant de clarté que les cieux, et un crépuscule blafard et diffus avait envahi la salle, tandis que le vent s'était levé, hanteur mélancolique des corridors et des cheminées, qui semble porter en lui les secrets du Septentrion.

Éléonore s'était mise à jouer : sous ses mains, dans le demi-jour, le *Carnaval* de Schumann, déroula ses tendresses, son ironie et ces paysages d'arbres et d'eaux (1).

(1) Le mariage de monsieur du Paur eut lieu, et officiellement comme nous l'avons dit, le 25 novembre 1853, peu de jours par conséquent après la rédaction du fragment qui précède. *L'Independance Belge*, à la date du 29 novembre, contient un écho fort élogieux pour les nouveaux époux. On y apprend que les Stettin-Lippe, qui s'illustrèrent dans l'Ordre Teutonique, portent d'or à la croix de gueules gringolée d'azur et cantonnée de guses; que les du Paur ont pour ancêtre un ecuyer de Talbot fixé en Anjou, et que le représentant actuel de la famille est un des hommes publics les plus estimés de France, pour lequel il sera question sous peu d'un poste élevé en dehors de la diplomatie.

CHAPITRE IV

Monsieur et madame du Paur vont à la Cour. Ils se séparent de corps et de biens.

Les nouveaux époux ne furent pas tardifs en Allemagne. Dès les premiers jours de 1854, le poste de ministre plénipotentiaire à Neuchabe redevenait vacant; et il l'est toujours demeuré depuis, soit que les circonstances n'y aient plus exigé une présence diplomatique, soit que le régime impérial, comme on l'a dit, disposât par ailleurs d'assez nombreuses sinécures pour récompenser le zèle de ses serviteurs.

Monsieur du Paur ne s'était pas démis sans prendre des sûretés : presque aussitôt il était nommé « secrétaire général de l'Université de France » ; et des journalistes remarquèrent que ce poste nouveau, dont il est vrai, les attributions étaient aussi vagues que le traitement élevé, prenait date de lui. Il le garda jusqu'en 1868 ; il y fut remplacé par monsieur de Laboulaye, dont la conversion à l'Empire venait alors de retentir. Lui-même obtenait au Sénat un siège inamovible qu'il désirait depuis longtemps. La rente en était moins considérable un peu que de son secrétariat. Mais, assez riche pour ne s'en pas embarrasser, il y trouvait plus d'assiette et moins de fatigue ; et son ancienne place aussi commençait de lui devenir incommode : voici pourquoi.

En 1868, monsieur Duruy, ministre de l'Instruction publique, fit en Allemagne, pour

y étudier les universités, un voyage qui se prolongea d'autant plus qu'on menait grand bruit cette année-là autour d'un ossuaire romain tout frais découvert et qui aurait enfin levé tous les doutes sur l'emplacement de la fameuse forêt où Varus laissa détruire les légions si vainement réclamées depuis par Auguste. Cette question touchait de trop près le peuple dont monsieur Duruy avait entrepris d'écrire l'histoire (1), pour qu'il ne s'attardât pas à visiter ces fouilles où, du reste, il ne devait rencontrer rien que d'insignifiant.

De ce chef, et par intérim, monsieur du Paur devenait grand-maître de l'Université. Ses sympathies, on le devine, n'allaient que mollement au libéralisme scolaire bruyam-

(1) Il est à peine utile de faire remarquer au lecteur éclairé que monsieur Douville se trompe, et qu'il n'y a jamais eu entre le ministre Duruy et Duruy l'historien, qu'un rapport d'homonymie. (Toulet.)

ment instauré par le ministre; et il profita de son absence, poussé même, à ce qu'on a dit, par une personne qui touchait l'Empereur de tout près, pour faire approuver à ce dernier la fameuse circulaire dite « des Oraisons en commun », et par laquelle on prétendait donner un type de prière qui conciliât les diverses communions, qui pût être récitée par tous les élèves, à quelque culte qu'ils appartinssent, et même n'auraient-ils appartenu à aucun. Or, cette heureuse formule de neutralité n'avait pas été trouvée, peut-être pas non plus très bien cherchée; et la circulaire avait paru à peine que déjà protestants et même juifs, à qui on n'avait songé guère, se mettaient à crier comme des orfraies. Pendant plusieurs jours, les journaux ne furent pleins que de controverses religieuses qui n'auraient peut-être pas toutes paru suffisamment étayées à Casaubon

comme à l'abbé de Saint-Cyran. La circulaire fut enfin rapportée, ce qui diminua le prestige de monsieur du Paur dans l'Université et lui permit de demander une compensation : il était, en effet, de suite nommé grand-officier de la Légion d'honneur, en même temps que sénateur.

Cette digression nous ayant forcé d'anticiper, revenons aux débuts de madame du Paur à Paris : ils furent sensationnels, pour employer un de ces termes barbares qui commençaient déjà de se glisser dans l'idiome des gazetiers. Les Tuileries accueillirent à merveille la nouvelle venue. Longtemps après, monsieur du Paur, déjà vieillard et malgré les orages où son bonheur avait sombré, gardait pour ces jours les plus ornés de sa vie des phrases en fleurs. Tel je l'entendis, par un crépuscule d'été (septembre 1878), dans cette bibliothèque où

s'écoulaient depuis la guerre les trois quarts de sa vie déclinante, et, par les hautes fenêtres ouvertes sur le Parc Monceau, les bruits étouffés de Paris, comme une rumeur d'eaux lointaines accompagnaient sa parole tour à tour incisive ou voilée.

— « Il a fait bon vivre là quelque temps, quelques années. On était un peu fou, il y avait du bonheur dans l'air, et il semblait qu'on fût pressé d'en jouir, comme s'il n'avait point paru durable. Il y a des matins de printemps ainsi, tout à fait délicieux, où l'on sent qu'il pleuvra après midi, et l'on voudrait boire tout le soleil, l'odeur des lilas, se rouler dans l'herbe comme un âne débâté. Tandis que ces débuts de votre troisième république se présentent sinistres. Qu'elle soit honnête, je le veux bien, puisqu'elle l'affirme, mais il y règne une affectation d'austérité qui me répugne. On nous

avait promis Athènes et voici que ce n'est que Genève. Voyez, les scandales y fleurissent dans la médiocrité; des femmes vêtues en fourreaux de parapluie, s'occupent de politique, et des horlogers tristes cherchent partout Michel Servet pour le brûler encore. »

Il acheva sans plus mot dire son coringhi, dont la fumée âcre et dense se perdait en tourbillonnant par les hautes fenêtres dans le soir couleur de cendre.

— « Nous fûmes, reprit-il, ma femme et moi, presque des premiers Compiègne, et j'y ai vécu des heures tout à fait exquises. Je ne sais pas si la pluie de Compiègne mouillait : je ne puis me souvenir qu'il y ait plu. Il y avait un an alors que Marie-Eugénie Guzman y Palafox avait fait ce rêve de régner sur le gracieux peuple de France. Elle s'en est réveillée depuis; mais c'étaient

encore les premiers enivrements, alors qu'autour d'elle, tout en paraissait épris, et elle était vraiment d'une souveraine beauté : tout en elle, sa grâce mêlée d'indolence et de fierté, l'arc impérieux de ses sourcils sur un regard parfois voilé, son col languissant, l'éclat de sa chair et de ses cheveux, faisait bien d'elle la suprême figurante d'un pompeux décor, la créature lointaine que l'âme d'un peuple évoque et désire le soir sur des milliers de couches.

» Elle se montra dès le début toutes grâces pour ma femme (1). Vous savez, et

(1) Il ne paraît pas que les odieux pamphlets, où la Belgique moderne a démarqué contre l'impératrice Eugénie les calomnies que les gazetiers de Londres bavèrent au siècle dernier sur Marie-Antoinette, aient fait allusion à cette intimité. Mais l'amitié plus durable que ressentit pour madame du Paur une parente des souverains a été travestie, d'une façon que nous n'oserions même pas reproduire en latin, dans une plaquette ordurière qui porte comme titre : « Les duos de la baronne du Cochon et de la duchesse Derome (*sic*). Lesbos (Bruxelles), l'an de Sapho 22. » (D.)

je ne sais que trop pourquoi sombra cette faveur ; mais je me la rappelle encore avec reconnaissance, et les façons de cette petite cour.

» Au printemps qui suivit, le crokett était de mode : sur la pelouse vert pâle où il nous retenait, non sans querelles, je vous assure, les toilettes éclatantes et claires bouffaient sur des crinolines et ressemblaient à des calices renversés. Il y avait de toutes petites ombrelles au bout de longs manches à cassure, et des chapeaux de paille bossués et débordants de fleurs. Il y avait des gens sur les doubles fauteuils d'osier, à se dire des choses qu'on n'entendait pas, des gens qu'il fallait appeler plusieurs fois quand c'était leur tour de jouer. Il y avait d'autres colloques, entre diplomates ou politiques, et, parmi tout cela, se mêlant aux groupes, donnant un conseil, prenant un

maillet au besoin et, plus semblables à des maîtres de maison qu'à des monarques, l'Empereur aux yeux troubles, et l'Impératrice aux cheveux d'or.

» Mais dès l'année suivante, la faveur impériale envers ma femme était si diminuée que nous ne fûmes plus des Compiègne, sauf une dernière fois en 55 ; et jamais plus Éléonore ne mena sa valse indolente dans ce salon des Cartes où un piano mécanique, tourné par quelqu'un d'entre nous, broyait trois airs de danse, uniformément. »

Nous venons d'atteindre un tournant délicat dans la vie de monsieur du Paur, heure douloureuse où s'abîme le bonheur

de son ménage. S'il paraît que le biographe sacrifie la discrétion à la véracité, on voudra bien se souvenir, outre que monsieur du Paur s'en exprimait tout le premier avec une verdeur extrême, que cette histoire fut à l'époque le scandale le plus étalé, le plus public. L'Empereur ou quelqu'un près de lui, l'avait désiré ainsi, et aucun huis-clos ne vint dissimuler à la malignité parisienne les abandons et la luxure de celle qui avait été un instant l'amie de la souveraine.

C'est en 1856 qu'éclata l'orage. Il y avait déjà longtemps que le dernier doute sur l'inconduite de sa femme était dissipé pour monsieur du Paur : il ne s'en est jamais caché, même au tribunal ; et cette franchise lui a valu de passer auprès de quelques-uns pour un mari complaisant, accusation dont l'avocat de la partie adverse osa se

faire l'écho (1); mais il est vrai aussi que la juste indignation du président lui imposa silence sur ce point. Cette calomnie écartée, nous n'avons pu jamais découvrir bien

(1) Le défenseur de madame du Paur, Me Banchoch, porta cette accusation plus loin que monsieur Douville ne le rapporte. Le plaidoyer du célèbre avocat, reproduit presque en entier dans les journaux des 5 et 6 juillet 1856, affirme tout au clair que le héros de monsieur Douville était maintenu dans sa « longanimité » par des motifs d'intérêt, sa femme infiniment plus riche que lui le laissant maître absolu des biens qu'elle avait apportés en se mariant. Car, il faut bien le dire, ni les vices de madame du Paur, ni même ses défauts, non plus que cette férocité mytérieuse, qui reluit en certaines heures de sa vie comme les belles écailles d'un serpent parmi les herbes, et que ses intimes devinaient plutôt qu'ils n'en savaient les preuves, tout cela ne la laisse pas moins la femme aimable et parfois de grand cœur que plusieurs personnes se rappellent. Cet hôtel même de la rue Pape-Carpantier, que monsieur du Paur, d'un goût si délicat, avait fait construire et orner, lui fut donné par elle en toute propriété, par un acte du 25 mai 1856, acte que nous avons collationné en l'étude de Me Degaume, notaire à Paris. Par une coïncidence piquante, c'est le surlendemain, 27 mai, que monsieur du Paur faisait dresser contre sa femme constat de flagrant délit, dans la garçonnière qu'elle avait affectée à ses plaisirs, rue de Berry. (TOULET.)

les motifs qui firent si longtemps garder patience à monsieur du Paur; jusque-là même que l'Empereur dut intervenir pour que le mari si apparemment bafoué sortît enfin de sa longanimité. Je ne me suis jamais aventuré auprès de lui sur ce terrain brûlant; et lui-même, si libre d'ordinaire pour tous les détails de cette affaire, ne s'en est expliqué jamais que du bout des dents, pour alléguer que tout homme, surtout en place, doit éviter le ridicule à tout prix. Fût-ce la véritable raison? Avait-il espéré que l'âge de madame du Paur apporterait en vertu d'une main, ce que de l'autre elle lui ôterait d'ardeur? Y eut-il dans son cas plus de paresse que de prévoyance?

L'Empereur, dont la volonté n'aurait peut-être pas suffi pour décider monsieur du Paur à un éclat, trouva un allié dans monsieur Siméeuse : celui-ci, beau-père

d'un haut fonctionnaire, ancien colonel de la Grande-Armée, avait été traité par le Second Empire avec la plus grande faveur, créé officier de la Légion d'honneur, membre honoraire du Conseil de la guerre, etc. Napoléon III le recevait avec familiarité; et il se servit peut-être de lui à cette occasion. Mais, à défaut de l'ingérence impériale, il aurait suffi de l'antipathie que le vieillard avait ressentie dès l'abord pour sa belle-fille; et celle-ci, d'ailleurs, l'ennemi aussitôt reconnu, s'en était expliquée avec son mari de façon bien féminine : « Monsieur Siméeuse, à l'entendre, aurait tenté de pousser à son égard un peu trop loin les privautés de sa paternité nouvelle, et, rappelé un peu cruellement peut-être aux convenances d'âge et de famille, l'ancien houzard, vainqueur rapide des belles, n'avait pas pardonné cette humiliation. » Quoi qu'il en soit

de cette histoire, dont le caractère de l'un et de l'autre rend également vraisemblable qu'elle ait été authentique ou forgée, monsieur Siméeuse, hostile à madame du Paur, ne se sentit que trop vite prévenu contre ses mœurs par une sagacité naturelle dont une longue expérience avait poussé l'acuité au comble. Après un an de mariage, en effet, il lui devint évident qu'elle ne ressentait plus pour son mari, sous les dehors d'une politesse continue et bien des caresses, qu'une amicale indifférence. Les travaux de monsieur du Paur, son avenir qui s'offrait immense, tout cela, et qui l'avait tant intéressée naguère, pour elle ne pesait plus auprès des plaisirs, des compagnies toujours nouvelles où l'entraînait la plus ardente curiosité dont se soit gonflé jamais un sein de femme.

C'est alors que monsieur Siméeuse com-

mença de la faire surveiller; mais ces premières manœuvres, confiées à une agence particulière, furent maladroites et ne servirent qu'à mettre en éveil madame du Paur; comme le prouve le billet suivant qui fut lu au procès, et un des nombreux témoignages que monsieur Siméeuse, lui seul savait comment, avait recueillis contre sa bru. Il date manifestement des premières liaisons qu'elle ait eues en France, peut-être de la première :

« *Madame du Paur à Monsieur N***.*

» Mon cher Mich., toute ma chair se souvient de toi, crie après toi : que n'es-tu là pour la faire taire? Je ne te dis rien de mon cœur ; cela te ferait rire, et je n'aime pas te voir ce rire-là.

» Comment faire mercredi? Je ne sais

pas. Croiriez-vous que la famille de malheur est de nouveau en éveil? et ces gens inoccupés n'ont rien de mieux à faire que de s'occuper du cocufiage de leurs neveux. J'aime mieux décidément ne pas venir mercredi, et passer mon après-dîner à promener l'espion aux quatre coins de la ville. Je le verrai comme à l'affût un lièvre, par le carreau de mon coupé, et ce divertissement me consolera mal de votre absence. Mais, à jeudi soir, au bal de la vieille dame allemande; nous y prendrons d'autres mesures.

» Adieu. Je vous embrasse une fois de plus que vous ne pensez.

» *Signé :*

« More. »

*
* *

Ces premières filatures n'ayant pas donné

de résultats, monsieur Siméeuse se sentit deviné et cessa toute surveillance, dans l'espoir qu'il la pourrait reprendre avec plus de fruit lorsque, par une longue sécurité, madame du Paur serait redevenue imprudente : espoir féroce, et pour s'expliquer l'entêtement que le vieillard apportait à son jeu, il faut vraiment se rappeler combien les dernières années de l'homme sont ennuyées.

Un an après, le hasard ou la rue de Jérusalem lui mit entre les mains un instrument tout à fait apte à ses desseins, et rien que d'en avoir essayé prouve tout le fond qu'il faisait sur la corruption de sa bru : c'était un mondain très répandu et apparenté, mais de ressources vagues, et sur qui l'opinion se suspendait.

— « Cet Arsène, me disait monsieur du Paur, — appelons-le ainsi, voulez-vous? c'est ainsi qu'il signait, c'est sous ce nom

qu'Éléonore l'a aimé, — cet Arsène était assez séduisant ; j'entends pour les femmes, car moi je le trouvais insupportable avec ses yeux qui ne savaient que caresser, qui semblaient dire : « Je vous adore », aux salières même, avec ses mains lourdes de bagues et sa moustache noire, et sa bouche en fraise d'ananas, etc. Mon beau-père m'avait raconté sur lui des choses curieuses que j'ai un peu oubliées : sa vie avait l'air d'une mare, et lui de quelque chose qui nage. Enfin, voici les petits papiers ; taillez, copiez, à votre guise. D'ailleurs tout ça a été lu au procès de séparation. » Et il me tendit une liasse jaunie.

A cette époque, et c'était peu de temps avant la guerre, je roulais dans ma tête un roman de mœurs, et je cherchais à me documenter, comme il était alors de mode. Le roman n'a pas été fait, et l'épisode y aurait

d'ailleurs paru trop romanesque; mais une biographie doit bien admettre l'invraisemblable, s'il est vrai; et je donnerai ici quelques extraits de la copie que je fis alors. J'ajouterai que ce joli monsieur Arsène avait simplement été chargé par monsieur Siméeuse de séduire madame du Paur et de lui en apporter les preuves; à quel prix, je ne sais; mais les rentes du vieillard étaient assez considérables, outre son traitement de conseiller, pour qu'il se pût payer des caprices plus coûteux, sinon moins honorables.

Donc son complice lui adressait régulièrement le détail de ses travaux, et plus tard les billets de la dame.

« *Arsène à Monsieur Siméeuse.*

» Comme il était convenu, monsieur, j'ai

approfondi la connaissance de madame du Paur. Je l'ai fait valser deux fois chez monsieur le ministre des cultes; et hier, l'ayant rencontrée au thé de madame de Coëtquen, la chance a fait qu'il n'y eût encore que des vieillards et des femmes, en sorte qu'il a été facile de la faire s'écarter et causer dans un coin. Selon le projet que je vous avais soumis, j'ai tâché de démolir un peu dans son estime mon excellent camarade Robert Simpson, qu'on lui prête actuellement, et j'y ai employé, bien entendu, des phrases d'éloge. J'ai porté aux nues son caractère doux, ses habitudes d'ordre, et l'amour presque superstitieux que ce Yankee porte à sa vieille mère, et qu'il eût été bien surpris de m'entendre lui découvrir, d'autant qu'elle est morte, je crois. Il me faut avouer pourtant que ce machiavélisme arrive un peu comme roses en mai, et que l'ennui d'une liaison

déjà mûre commence à rendre la dame indifférente au mal comme au bien qu'on peut dire de Simpson.

» Pour moi, il m'a semblé ne pas déplaire. Mais c'est encore tout, et qu'elle m'a confié, d'une bonne grâce un peu hautaine, la mésestime où elle tient les toilettes et la conduite de ses amies. J'allais oublier qu'au nom de son mari elle a haussé, mais imperceptiblement, monsieur, des épaules dont je me suis rappelé qu'elles m'étaient apparues l'autre soir laiteuses et rondes plus qu'il n'est accoutumé aux grandes dames.

» En attendant d'autres nouvelles, croyez, monsieur, etc.

» *Signé :*

» ARSÈNE. »

« *Arsène à Monsieur Siméeuse.*

» Je vous ai cherché, monsieur, sans succès pour vous dire combien j'ai réfléchi depuis l'autre jour, et que la négociation où je me suis engagé ne paraît plus me présenter beaucoup d'avantages; car outre le désir de vous plaire, et ce que vous m'avez fait entrevoir, je n'y envisageais pour moi que du plaisir. Mais voici que je prends à tout cela un peu plus d'intérêt qu'il n'était indispensable. Or, mon cœur, au début, n'était pas en jeu dans l'affaire, que j'ai bonne envie d'abandonner à cette heure ou de poursuivre pour mon compte : elle me paraissait déjà scabreuse infiniment, et au moins n'y voudrais-je pas trahir l'amour.

» D'autrepart, monsieur, je suis tellement en vos mains, et d'ailleurs je saurais si peu

m'en passer qu'il me vaudra peut-être mieux continuer d'y avoir recours, et vous tenir au courant de progrès auxquels vous voulez bien vous intéresser. Mais au moins je vous supplie de ne pas perdre de vue combien tout cela demande d'assiduité, de représentation; et je ne vous en dirai pas davantage bien éloigné même d'en confier autant au papier, si votre absence ne m'y avait contraint, et la hâte de mes nécessités.

» Madame que vous savez a fait le mois dernier partie d'un Compiègne : moi je n'en suis plus depuis que mon oncle N*** a refusé de payer mes dettes (l'étrange est qu'il en soit resté, étant le coupable); et quant à elle il m'est revenu que l'Impératrice se refroidissait beaucoup, et qu'on pourrait bien s'en passer pour les fournées futures; comme on l'a d'ailleurs déjà fait l'année dernière. Quoi qu'il en soit, je l'ai revue

son retour, et sans plus de détails je vous dirai que j'avais obtenu pour hier un premier rendez-vous, avenue de l'Observatoire, où la dame, laissant sa voiture rue du Luxembourg, pouvait venir sans surveillance de valets. Vous connaissez mieux que moi ce jardin charmant et magnifique : et la journée d'un printemps déjà chaud en avait rendu l'ombre plus désirable et d'une ténébreuse volupté.

» Pourquoi vous dire que j'étais ému à l'attendre, et que je la reconnus de loin à la mollesse de son allure, à cette gaucherie délicate qu'ont pour marcher les femmes habituées à ne pas faire cinquante pas sans voiture ; et quand elle fut tout près et fixa sur moi ces yeux inquiétants, et comme avides toujours d'une proie nouvelle, quand sa main longue toucha la mienne, votre souvenir, Monsieur, traversa soudain ma

pensée, et je me serais abîmé de honte de n'être là que votre agent.

» J'avais loué à tout hasard et fait restaurer en hâte un petit rez-de-chaussée dans une modeste maison de la rue d'Assas, qui a l'avantage d'une seconde issue sur la rue Notre-Dame-des-Champs : elle n'y voulut pas venir aujourd'hui, mais promit sa visite pour le surlendemain. Vendredi donc vous aurez une lettre s'il en vaut la peine; mais au moins, monsieur, laissez-moi croire que vous n'agissez pas en tout ceci par d'autres sentiments que la curiosité, et permettez-moi, etc.

» *Signé :*

» A. »

« *Arsène à Monsieur Siméeuse.*

» C'est un vainqueur, monsieur, qui vous écrit, et qui l'aurait dû faire depuis plusieurs jours. Excusez-moi de ne vous pas donner les détails. Et que vous servirait de savoir les mystères d'un corset délacé en hâte, la crinoline éparse sur le tapis, et des bas mauve dont le souvenir mouille encore ma bouche? Quand elle m'eut quitté, la chambre où elle avait passé était hantée du parfum le plus étrange et que je n'oublierai plus : imaginez un arome de fleurs et là-dessous je ne sais quoi d'un peu acide et qui prend à la gorge comme des sels; il me semble qu'un chat en miaulerait.

» Et que vous dirai-je de plus, ou de nos embrassements, sinon que j'ai reçu le lendemain le billet ci-inclus?

» Je ne sais s'il vous causera qu'à moi le même plaisir, et je vous prie d'être assuré, etc.

» *Signé* :

» ARSÈNE. »

« *Madame du Paur à Arsène.*

» Mon ami, qu'allez-vous penser de moi? J'ai été trop franche; je vous ai avoué que vous n'étiez pas mon premier amant (1), et aujourd'hui, sans doute, vous vous croyez le onzième. Mais non, vous êtes le premier,

(1) Madame du Paur apparaît ici comme un précurseur. Tout le monde sait en effet que la méthode amoureuse de la femme mariée a dans ces derniers lustres changé sur un point. Tandis qu'on était toujours autrefois, au dire de la dame, le premier amant, on est aujourd'hui toujours le second, comme si les messieurs de ce siècle ne s'enthousiasmaient plus à donner le premier coup de canif et qu'il leur en faille éviter la responsabilité. (T.)

puisque vous êtes le seul où je me sois sentie ainsi me fondre.

» Et maintenant ma chair souffre de vous avoir perdu : le souvenir de vos caresses m'est demeuré trop vif, et jamais, peut-être même dans vos bras, je ne vous ai désiré aussi ardemment. La violence de ce sentiment me torture, je me débats contre lui, j'use et ma volonté et mes forces dans cette lutte contre moi-même. Je ne peux plus m'intéresser complètement qu'à vous, et quoi que vous fassiez vous habiterez toujours en moi.

» Et je vous embrasse, au risque d'être importune.

» *Signé* :

» MORE. »

Plusieurs autres lettres de madame du Paur à Arsène, et qui laissent percer une inclination violente autant d'ailleurs que mal placée, furent lues au tribunal, ainsi que celles de son amant à monsieur Siméeuse : celles-ci ne laissaient aucun doute sur le rôle d'agent provocateur qu'il avait joué, et le coup était cruel ; mais elle se contenta de dire : « Si j'avais su que le pauvre garçon me faisait l'amour pour de l'argent, je l'aurais bien payé moi-même, au lieu de le laisser aux griffes de mon beau-père. » Sa plus sûre vengeance eût été simplement de le nommer, ce qui n'avait été fait encore que par ce prénom d'Arsène. Mais il y avait un honnête homme dans cette femme déshonnête ; elle laissa l'anonymat au condottière d'alcôves qu'elle avait aimé.

Une des plus curieuses, sinon des plus

probantes pièces fournies par cette affaire, fut le rapport d'un agent anglais qu'on avait mis en quête à Londres sur la conduite antérieure de madame du Paur; et c'était là une preuve nouvelle de l'entêtement que monsieur Siméeuse avait apporté à la haïr. Le seul exemplaire qu'on ait pu s'en procurer, et qui est ici reproduit, était malheureusement tout mangé aux vers.

« *Le rapport de Londres.*

» Vous pouvez être assuré que la comtesse de Violetten laissa à Londres, quand elle le quitta en 1831, une réputation douteuse; mais les raisons en ont été malaisées à découvrir. De trois liaisons dont on a souvenir qu'elles lui aient été prêtées dans le monde, l'un des héros appartenait déjà à la pairie, le second y est entré depuis avec le

titre de Viscount Saint-A***; et tous deux par leur fortune, comme il faut bien le dire aussi, par leur caractère, me mettaient hors d'état d'acheter leur indiscrétion. Le troisième, mort depuis deux ou trois ans capitaine dans le Rajpoutana, ne pouvait également que rester muet.

» Mais ce n'est pas à des racontars plus ou moins véridiques qu'était dû le discrédit de madame de Violetten. Il y avait autre chose, quelque chose d'insaisissable, qu'on devinait à travers le sourire peureux des gens, surtout des gens du peuple, qui consentaient à parler d'elle : ils secouaient la tête et haussaient les sourcils, jugeant la comtesse bizarre; . . . .

. . . .

. . . .

(People shook their heads and raised their eyebrows and thought the countess rather

queer.) Mais c'est tout ce que j'en pouvais tirer, sans que de ces effrayantes légendes, je pusse jamais atteindre le fondement.

» Scotland Yard me fut d'un meilleur secours, grâce aux recommandations que vous m'aviez fournies ; et sans tout à fait vider son sac, ce qui serait sans exemple vis-à-vis d'un détective privé, elle me mit du moins en rapport avec un personnage qui m'aida à me guider un peu dans ce dédale. C'était l'ancien cocher de la dame, garçon compromis depuis longtemps dans une affaire de pique-poches, et que la police laisse libre au bout d'un fil, pourvu qu'il fasse à l'occasion. . . . .

Je donnai rendez-vous à l'homme dans les parages d'Oxford-Street, chez Annibault, un joli café à la française où l'on peut causer en paix autour de deux ou trois bouteilles tourangelles. J'avais le mot de Scot-

land Yard, aussi maître Johnnie fut-il exact et d'une entière ouverture ; mais ce qu'il savait d'important se réduisait à ceci : chaque semaine, ou presque, madame de Violetten se faisait conduire à la porte d'une maison donnant sur Piccadilly et qu'habitaient une modiste française et un dentiste polonais. Je ne sais ce qui éveilla les soupçons de Johnnie, peut-être la fréquence de ces visites, ou bien le nombre considérable de gens qu'on voyait passer sous la porte cochère, et encore le fait que sa maîtresse le renvoyait et ne dînait jamais ces jours-là chez elle, dont elle restait absente jusque très tard dans la soirée ; et sa première femme de chambre qui restait seule chargée de l'attendre, et même de lui ouvrir, lui trouvait alors des manières étranges : elle paraissait languissante, rêveuse, comme « différente d'elle-même ». (Thought her

manners rather peculiar; she seemed languid and dreamy, and, as it has been expressed « différend from herself »).

Maître Johnnie, qui était déjà à la police et qui aussi, comme bien des gens du peuple, ne rêvait que conspirations politiques et espionnages étrangers, se souvint à propos que sa maîtresse était allemande, et s'en alla visiter la maison de Piccadilly : elle avait deux issues, comme il s'en était douté, la seconde donnant sur Trevor-Street. Au premier jour où madame de Violetten avait accoutumé de faire cette sortie mystérieuse, il plaça son frère en observation, et en reçut le soir même les renseignements suivants : la comtesse était en effet sortie par la seconde issue, d'où elle avait fourni une longue course à pied par Saint-James-Street, Westminster et le Strand. Là elle avait pris une rue de traverse et était entrée enfin chez un

petit loueur. Un coupé l'y attendait tout attelé qui partit aussitôt dans la direction de la banlieue.

Les observations de Johnnie s'arrêtaient là : cette fugue fut en effet la dernière en ce genre de sa maîtresse, et deux mois après elle quittait Londres assez brusquement. Mais il pouvait me mettre en relation avec le loueur ; et, de fait, quelques jours après il m'amena le bonhomme, un être rubicond et sournois qui répond au prénom aristocratique d'Algernon (imaginez un cocher de fiacre parisien qui s'appellerait Gontran). Ici Scotland-Yard ne valait guère ; il fallut parler guinées, comme le compte ci-joint vous l'apprendra.

Cette question enfin réglée, je montai dans le coupé même, un peu vieilli, qui porta jadis madame de Violetten, et nous roulâmes vers la campagne. Une heure et

demie après nous étions à Sambridge devant une auberge assez propre : « C'est ici, me dit-il, que nous stoppions toujours. Pour le reste la patronne en sait plus long que moi. » Que ce fût vrai, ou qu'il y eût là le simple désir de faire gagner quelque pièce à une commère, c'est ce que je ne m'attardai pas à démêler : j'acquittai donc ce nouveau péage et me mis à interroger de mon mieux l'aubergiste, chez qui je fus surpris de rencontrer, avec de la mémoire, des qualités très vives d'observation : voici ce que j'en appris.

Il y a plusieurs années, une compagnie financière de Londres fit la spéculation de bâtir dans le triste Sambridge une série de cottages, chacun (le terrain n'était pas cher) entouré d'un vaste jardin. L'un d'eux fut loué par une miss Welkinson, vieille demoiselle d'aspect respectable, pour en faire

une façon de boarding house ou de pensionnat pour jeunes filles . . . .
. . . . L'établissement prospéra assez pour satisfaire miss Welkinson, et elle arriva rapidement à une demi-douzaine de pensionnaires, chiffre qu'elle ne ne paraissait pas soucieuse de dépasser. C'étaient en général des filles de douze à seize ans, presque toutes, à ce qu'avaient remarqué les fournisseurs, maladives, pâles, et qu'on n'entendait jamais rire ou mener un jeu bruyant dans le jardin ; et presque toutes aussi, disait-on, nées au loin, dans les pays de fièvres, filles d'officiers ou de commerçants coloniaux.

Le frère de la directrice, un chirurgien presque notoire, visitait régulièrement la maison ; mais, soit qu'il y eût la main malheureuse, soit que la plupart des élèves fussent, comme d'ailleurs il y paraissait,

envoyées à Sancta-Cecilia déjà malades, la mort y faisait aussi passablement de visites. C'étaient là à peu près les seules que les fillettes reçussent, et les parents ne paraissaient guère. De plus, elles ne sortaient jamais, le jardin étant vaste, comme on l'a dit, soigneusement entretenu d'ailleurs, orné de gazons et de corbeilles. Le dimanche un clergyman venait dire les offices dans une salle qui servait de chapelle.

Pour ces raisons, à cause aussi des murs un peu hauts qui entouraient le cottage et en diminuaient la gaîté, la maison avait fini par avoir dans le pays presque mauvaise odeur. Les gens trouvaient que l'aspect en était triste, ...
certains prétendaient . . . .
entendu . . . .
. . . .
. . . . avec des arbres, des fleurs,

des fenêtres de brique, n'a rien de joyeux, et, durant ma visite de l'autre jour, j'éprouvai assez absurdement que la maison avait la physionomie la plus déplaisante que j'eusse jamais observée. (I thought, absurdly enough, that the house had the most unpleasant physiognomy I had ever observed.)

C'est dans le courant de 1851 qu'apparaît madame de Violetten, « the french lady », comme l'appelait l'aubergiste dans l'ignorance de son vrai nom. Une après-midi d'été, surprise par un orage violent, elle s'arrêta à cette même auberge du « Merry-Robin » où m'avait mené Algernon, et depuis, au cours de ses visites à Sancta-Cecilia, elle prit l'habitude d'y laisser sa voiture et de l'y venir reprendre : du reste elle payait au plus large, et ne dédaignait pas un brin de conversation avec la patronne.

Ce jour-là, elle avait avec elle, pour la

conduire à Miss Welkinson, une fillette de quatorze à quinze ans, mince, pâle, avec des yeux mobiles, et qui paraissait sous le coup d'un perpétuel effroi . . . .

. . . .

. . . . La pluie s'apaisa enfin, le tonnerre se tut ; et les deux femmes, guidées par un valet de l'auberge, partirent pour la pension, d'où madame de Violetten revenait seule une heure après.

Depuis ce jour, une fois par semaine au moins, elle rendit à Sancta-Cecilia des visites prolongées de plus en plus, et bientôt même jusqu'à dix heures du soir . . . .

. . . .

. . . . de sa pupille, une orpheline née aux Indes, et sa parente éloignée, avait-elle dit à l'aubergiste ; et celle-ci avait remarqué qu'au retour de la pension la french lady était toujours dans un état d'extrême excita-

tion, et en même temps paraissait harassée. (Exhausted). Elle amenait parfois avec elle un gentleman d'âge avancé de l'aspect le plus aristocratique, et qui, l'aubergiste l'ayant une fois traité de « Mylord », n'avait point paru surpris de cette appellation.

Tout cela s'interrompit tout à coup, en même temps que le pensionnat de Miss Welkinson avait la sinistre fin dont toutes les gazettes d'alors furent pleines. C'est en juillet 1852 que la « french lady » fit au « Merry Robin » sa dernière apparition. Ce jour-là elle regagna Londres avant le coucher du soleil. Plus énervée et accablée encore que de coutume, elle parla peu à l'aubergiste, et d'une voix presque inintelligible à force d'être basse et entrecoupée ; lui confirmant que Miss Welkinson, comme celle-ci en avait déjà averti ses fournisseurs, allait passer une quinzaine chez une de ses

parentes, dans le comté de Middlesex. Les deux élèves où se réduisait actuellement son pensionnat l'accompagnaient; et l'on voyagerait la nuit, à cause de la chaleur. En effet, le soir même, une lourde berline s'arrêta devant le cottage, et en repartit plus d'une heure après. La cuisinière, robuste mégère à face de bouledogue, qui composait tout le domestique intérieur du pensionnat, était sur le siège.

Trois semaines après, personne n'était de retour à Sancta-Cecilia, et la population commença de s'en émouvoir : ce départ nocturne devenait suspect, les rumeurs de jadis se condensaient, une curiosité malsaine sous couleur de pitié agitait les voisins.

Comme les clefs du cottage n'avaient été laissées à personne, et les autorités se refusant encore à enfoncer les portes, un

parti de maraîchers et d'ouvriers s'en chargea un soir.

Mais les premiers qui pénétrèrent dans la maison reculèrent suffoqués par une intolérable odeur de corruption. Les plus courageux poursuivirent leurs recherches; et, dans une chambre d'en haut, une grande pitié les attendait avec des nausées nouvelles.

Sur leur étroit lit de fer les deux dernières

. . . .

. . . .

des liens de cuir . . . .

. . . .

J'ai voulu visiter cette chambre. Algernon me conduisit au sinistre cottage, éternellement à louer. Un voisin nous en donna les clefs en branlant la tête, et nous montâmes tout de suite au second. La chambre est assez grande; un plafond bas comme une

âme napolitaine, (« like a... politan soul »), une seule fenêtre à petits carreaux, garnie d'épais volets et de contrevents, et une double porte capitonnée y semblent emprisonner l'air : bien peu de bruit pourrait s'envoler de cette cage. On a laissé les choses presque en l'état. Les lits de fer sont là encore, mais vides; et comme j'ouvrais un placard, j'y découvris un amas bizarre de choses en fer rouillé et d'objets de cuir qui me donna une sueur froide.

Nous visitâmes aussi le jardin, et comme nous étions en un coin près des murailles : « Ah ! monsieur, me dit le cocher, . . .

. . . .

Un jour que j'avais mené ma cliente au « Merry Robin », à l'ordinaire mes chevaux bouchonnés, ma voiture rangée et deux grogs sous le gosier, j'allai fumer une pipe dans la campagne : j'arrivai par hasard tout

près d'ici, de l'autre côté du mur : je reconnais l'arbre, il m'aida à me cacher. Car j'étais grimpé sur le mur, monsieur ; j'avais entendu quelque chose qui m'intriguait ; c'était un peu comme un chant, un peu comme un enfant qui parle bas. Et alors, ce que je vis, monsieur. Non, jamais je n'oserai vous le dire. Je n'aurais pas les mots. Il se tut ; je le regardai, et découvris sur son visage un mélange de dégoût et de lubricité qui m'ôta l'envie de lui faire rompre son silence.

Pour en revenir à l'affaire de Sancta-Cecilia, elle fit grand bruit ; mais la police s'y montra au-dessous d'elle-même, et non peut-être sans raisons. Miss Welkinson ne fut pas découverte, ni sans doute le rôle qu'avait joué la french lady, car madame de Violetten ne paraît pas avoir été inquiétée. La patronne du « Merry Robin » ne fut

même pas interrogée. Le docteur Welkinson seul eut quelques ennuis; mais on ne put rien articuler de précis à son endroit; et il y avait d'ailleurs au moment où éclata l'affaire plus d'un mois qu'officiellement tout au moins il n'avait paru à Sancta-Cecilia. Il se défendit du reste avec habileté, prétendit que sa sœur était victime et non criminelle et qu'on l'avait assassinée ou séquestrée.

En fait, ce chirurgien était la seule personne dont il me restât maintenant à tirer quelque chose et je me résolus à l'aller trouver : il habite une grande maison de Regent-Street, assez luxueuse, et je fus reçu dans un cabinet hérissé des plus barbares panoplies qui se puissent voir : partout l'acier qui luit, qui perce, scie et taillade la douloureuse chair des hommes y étincelle et rampe sur les murs; et cela est si horrible

que la gangrène et le tétanos m'apparurent pour la première fois comme un refuge.

— Vous regardez mes bijoux, fit-il avec un rire âcre et retentissant qui éclatait au fond de sa gorge en laissant tous ses traits immobiles. Et mes fleurs qu'en dites-vous?

Je ne m'en étais pas aperçu tout d'abord, mais en effet ce musée des tortures était ensanglanté çà et là des pivoines et des roses les plus magnifiques, et des bottes de lilas embaumaient dans les coins.

Il fallait pourtant expliquer le but de ma visite, ce que je fis brièvement, attaquant le taureau par les cornes, ajoutant qu'au reste monsieur et mademoiselle Welkinson ne m'intéressaient pas directement, mon seul but étant une enquête morale sur le compte de madame de Violetten. A ce nom il sursauta légèrement, quoique sa physionomie demeurât toujours impassible. Et il

ne me répondit d'abord que par un amer éclat de rire.

Comme j'insistais : « Mais, cher monsieur, articula-t-il enfin avec froideur, vous êtes fou. A supposer que j'eusse des confidences à faire, quel intérêt aurais-je à vous prendre pour confesseur? Pourtant je veux vous en faire une, avant de vous remercier de votre bonne visite. Que voyez-vous d'écrit sur ces trousses? D[r] M. Welkinson, n'est-ce pas? Savez-vous ce que signifie M.?

. . . .

que je mérite, au moins. Mais au revoir; j'ai une visite pressée à faire. Quelque enfant, sans doute, qu'on me donne encore à soigner. Allons, adieu, adieu. » Et c'est tout ce que j'en tirai.

Le rapport de l'argent anglais fut, paraît-il, accueilli avec plus de politesse que de créance par le tribunal; et le bon sens des juges préféra n'y voir qu'un roman, où monsieur Siméeuse n'était pas étranger; et l'effet de cette lecture ne fut pas défavorable à madame du Paur qui paraissait vraiment poursuivie par trop de haine.

Mais le scandale du procès fut le billet suivant adressé à madame du Paur par une femme très en vue et qui ne fut pas nommée :

« *N. à Madame du Paur.*

» Mon enfant, tant de jours sans vous voir, tant d'années; et tous ces gens qui vous assiègent. Mes nuits en sont rongées; je ne sais que mordre mes oreillers, et mourir du désir de vous meurtrir, de vous voir sanglante et de baiser vos plaies. Ayez pitié de

votre amie ; apportez-moi, dimanche, vos lèvres; faites que je vous pardonne sans vous battre; et, si j'ai eu tort, vous me battrez, n'est-ce pas?

» Adieu, je suis jalouse, j'ai commencé une neuvaine à Notre-Dame de Guadaloupe pour que vous me conserviez votre amitié, mais tout entière. »

L'issue du procès n'était pas douteuse, et la séparation fut prononcée contre l'épouse, avec de graves considérants. L'avocat du mari avait réclamé une pension de cinquante mille francs, ce malheureux mariage ayant fait abandonner à monsieur du Paur la carrière diplomatique : le tribunal la réduisit à trente mille. Mais l'Empereur, quelque temps après, et sur sa cassette particulière, lui fit un don de cinq cent mille francs,

comme indemnité, le procès ayant été entamé sur sa demande expresse. Cette générosité, connue je ne sais comment, fournit aux pamphlétaires un prétexte d'attaques violentes, et à Barthélémy des vers qui paraissent y faire allusion :

. . . . Vassales honorées
A qui César paya leur cuissage ; et dont tel
Mari, bélier cornu, qu'on pare pour l'autel,
Garde encor ses cornes dorées.

Monsieur et madame du Paur se séparèrent courtoisement, non peut-être sans un peu de regret et de tendresse : il faut remarquer que le mari, en cette affaire, avait eu la main forcée à sévir ; et à n'écouter que son goût il se serait probablement accommodé d'une plus longue indulgence. Quoiqu'il en soit, ils eurent encore dans la suite quelques rapports de bonne camara-

derie, comme le prouve la lettre suivante que je reçus pendant un séjour assez long en Normandie :

« *Monsieur du Paur à monsieur Douville.*

(*N. B.* — Je sais que vous aimez les épigraphes. En voici une pour ma lettre. Elle est empruntée à un seigneur espagnol qui aimait jadis sur une plage la même femme que moi.)

Un deseo, nada mas.

» Mon cher ami, voilà huit jours que je ne vous ai vu : excellente raison pour vous écrire, outre qu'il vient de m'arriver une chose aimable, que je brûle de vous conter. C'est une interview avec ma femme, une interview simplement ; ou, s'il y eut un peu davantage, ne le dites pas. Mais douze ans s'étaient *encourus*, depuis que je ne l'avais rencontrée, et il n'est émotion plus forte

que de revoir après beaucoup de jours ce qui a été jadis la cause de votre joie.

» Comment sera-t-elle restée? se demande-t-on, et ce pèlerinage plein de doute vous donne autant de battements au cœur que le premier rendez-vous. Car l'âge a dû flétrir ces yeux où l'on interrogeait autrefois le secret de son bonheur. Les hanches balancées, la gorge où se serait usée toute étoffe, l'amas de poil éclatant qui faisait se dresser vers le ciel une petite tête, tout cela, fané sans doute.

» Eh bien, mon cher Douville, ma femme est toujours charmante, et personne n'oserait lui donner les trente-cinq ans qu'elle avait déjà un an avant l'année dernière.

» Mon âme est amoureuse d'autrefois, vous le savez, et tandis que je roulais vers l'hôtel Saint-Sulpicien où madame de Satinlippe repentie abrite ses dévotions nouvelles,

j'évoquais parmi la clameur des rues la petite ville allemande où nous nous sommes d'abord aimés. J'éprouvais à nouveau son premier sourire en un goûter sur l'herbe, et, pour me faire place, ses amples jupes couleur de miel rabattues avec un froufrou que j'entends encore. J'éprouvais sa main délicate, ou bien, par un soir de bal, le premier baiser sur cette veine bleue qui orne le creux des bras. Cependant j'étais arrivé, on m'introduisit, et quelques instants après une femme majestueuse, desséchée à peine, s'excusa de m'avoir dérangé pour une signature qui lui était nécessaire dans je ne sais quel débat d'héritage. Elle était vêtue de soie noire, avec une crinoline modérée, une ceinture à très grand nœud arrondi des bouts et bordé de dentelle, et une capote de dentelle, aussi, cachait mal sa pesante chevelure enfermée sous une résille. Elle

avait des gants blancs et des manchettes à revers ; et, devant sortir, s'excusa, ma signature donnée, de ne me pas retenir davantage. Je demeurai pourtant un peu plus que nous l'avions d'abord pensé, et quand enfin nous nous séparâmes il fallut rechercher assez longtemps un gant qui était sur le parquet et me fit penser à un pétale de fleur.

» Je ne sais pourquoi je vous écris tout cela, et ne vous moquez pas trop, mon cher Douville, de monsieur et madame Denis. Mais il reste encore à cette femme une saveur extrême, et, tandis que je regagnais mon triste hôtel, je me suis rappelé cette phrase que de Kreusnach où nous étions ensemble elle écrivait jadis à une amie : « Ici les bains sont si salés qu'on est comme en saumure, et quand mon mari m'a fait... risette une seule petite fois, toute la nuit il est obligé de boire de l'eau fraîche. »

» Je me suis rappelé d'autres choses encore, j'étais sentimental. Et le bruit du fiacre a rythmé soudain une romance que chantait ma mère, à la harpe. La voulez-vous, la voici, ou à peu près :

» Pour contraindre les cœurs d'aimer,
Idalice, il est d'autres charmes
Que d'être belle et de charmer :
Rien n'émeut que le don des larmes.

» Vos abords sont délicieux,
Vous voir c'est vous rendre les armes ;
Mais que dire des plus beaux yeux
S'il leur manque le don des larmes.

» Mais c'est d'un plus doux désespoir,
C'est pour de plus tendres alarmes
Que je sens mon cœur s'émouvoir :
Coralie a le don des larmes.

» Adieu, je vous aime toujours ; mais je veux vous dire encore que madame de Satin-

lippe (c'est de nouveau ainsi qu'on l'appelle) a trouvé le moment de me faire valoir quelques œuvres. Car elle est dévote aujourd'hui, et charitable, cette Éléonore que j'ai vue boire luxurieusement à la cuillère le sang des viandes, ou mendier une place au pied de la guillotine. On n'incommode plus de prières, je pense, Notre-Dame de Guadaloupe à son sujet, mais elle est d'un extrême émoi à l'idée que des bouddhistes en bas âge font, à la Chine, le repas ordinaire des cochons.

» Et l'Europe même l'intéresse. Il s'y trouve, paraît-il, en Piémont une vallée où les gens, à force d'avoir été convertis ne sont plus ni catholiques ni protestants, et comme ils crient quelquefois la faim, on espère avec un peu d'argent les ramener dans le giron.

» J'ai promis tout ce qu'on a voulu, pen-

sant qu'il est tel cas où il faut payer une femme au moins d'espérance.

» *Signé :*

» Pierre-Bénigne,

» *de l'Académie Française.* »

1er se, tembre 1868.

CHAPITRE V

Conversations de monsieur du Paur. Il entre à l'Académie Française.

C'est à partir de février 1863 que j'ai été directement mêlé à la vie de monsieur du Paur. Je venais d'entrer au cercle de la rue Babœuf, communément appelé cercle des Minerais. On y jouait alors le baccara, et le comité, qui poursuivait l'illusoire entreprise de réunir les gens de lettres et ceux du monde, pensait y avoir réussi quand monsieur Meilhac disputait la banque au duc de

Cadore. On y jouait aussi la comédie, l'opérette même ; et, le comte de Massa nous ayant donné sa petite pièce : *Questions d'Orient*, dont un anonyme qui aurait bien voulu passer pour Offenbach avait fait la musique, la Schneider accepta d'y tenir un rôle et fit courir tout Paris chez nous. Elle était piquante sous le travesti florentin, et il y eut dans la salle quelque émoi à l'entendre dire les couplets équivoques que l'orfèvre chante à sa maîtresse pour excuser son inaction :

C'est vous qui faites ma paresse,
Beaux yeux qui lassez du saphir ;
Et quel onyx vaut dans Ophir
L'ongle de ces mains que je presse?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Mais pour que mon labeur devienne
L'éternel souvenir de vous,
J'incrusterai d'un doigt jaloux
Un rubis rose dans l'ébène.

Monsieur du Paur, qui était de l'assistance, parut prendre extrêmement plaisir au spectacle. Un ami de province (plût au ciel qu'ils fussent toujours aussi bien inspirés) me présenta entre les deux actes; et cette minute fut dans ma vie parmi les plus décisives.

Déjà je l'avais considéré curieusement, très droit dans son fauteuil, maigre, pâle, le front creusé de rides, les yeux petits et clairs, la bouche éblouissante, les mains crispées : et il apparaissait à la fois plein d'irritabilité, de nonchalance et de désinvolture.

J'osai l'inviter à prendre sa part d'un

souper où la Schneider était priée aussi : cette circonstance le décida sans doute, il y vint et nous charma.

Non pas qu'il fût d'une gaîté continue ni abondante ; il passa la plus grande partie du repas sans presque mot dire, buvant et mangeant du plus bel appétit, et fermant parfois les yeux comme un chat qui songe. Mais à un tournant de la conversation, il se dérida. Mademoiselle Schneider, que deux de ses camarades approuvaient de sourires minces, nous entretenait depuis un instant de ses campagnes, et les fleurs de Pétersbourg, non plus que les pavois yankees, ne nous avaient été épargnés. Elle en vint sur la reine d'Angleterre, dont au reste l'esprit d'économie est proverbial parmi les comédiens, et nous conta que trois de ses collègues, deux hommes et une femme, avaient reçu pour avoir chanté à Windsor, l'actrice

des fleurs, l'acteur le plus connu une photographie avec autographe.

— « Quant au plus jeune, conclut-elle, la reine lui donna la main.

— Vous ne voulez pas dire, mademoiselle, fit monsieur du Paur avec un soubresaut léger, que votre jeune ami a fait shake hand avec la reine d'Angleterre ?

— Mais oui, monsieur, et c'est tout ce qu'il en a eu », continua la Schneider avec une indignation qu'envenimait à chaque instant un peu plus le champagne et l'ingratitude des grands. Mais un de nous ayant mimé la poignée de main avec un : « Enchanté, madame », à l'idée de cette extrémité royale cordialement agitée par un histrion des Gaules, nous nous prîmes tous à rire du meilleur cœur, à part les dames, qui, ayant demandé des explications, ne reçurent qu'une réponse confuse où il était irrévé-

rencieusement question d'Abd-el-Kader.

A partir de ce moment, monsieur du Paur fut l'entrain même; et j'admirai pour la première fois cette causerie sans pareille où ne se rencontrait ni le moisi universitaire, ni ce pitoyable argot tout fait de conventions au troisième degré qui remplace l'esprit chez la plupart des mondains. Il se montra aimable envers moi, et m'engagea même à l'aller visiter, soit le mardi, où il recevait, soit tout autre jour : nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain qui était un dimanche.

On sait déjà que l'hôtel de monsieur du Paur était situé rue Pape-Carpantier (1), et donnait sur le Parc Monceau de l'autre façade.

(1) L'hôtel du Paur subsiste toujours dans la rue Pape-Carpantier, sous le numéro 78, et n'a pas été modifié, du moins à l'extérieur. (T.)

De style empire, avec fronton, pilastres engagés, meublé du même goût dont monsieur du Paur l'avait fait bâtir, soit préférence personnelle, soit que, grand fonctionnaire de Napoléon III, il considérât comme une flatterie délicate d'évoquer l'autre César. La mode était loin d'y porter encore, et c'est à vil prix qu'il se procura les meubles à cygnes et à lyres de Percier et Fontaine; les vaisselles jaunes, ces cristaux épais que des angles hérissent et les plus rares damas. L'hôtel, élevé de deux étages, n'était pas grand mais exquisement tenu; et je reconnus là plus tard l'influence de ce Siméeuse dont monsieur du Paur avait gardé des souvenirs ambigus et ne cessa jamais de se ressentir.

Ce jour-là, en me faisant faire le tour du propriétaire, il ne me parla presque que de meubles, et surtout de livres. Voici, il me

semble, ce qu'il me dit, et je passe mes réponses :

— « J'ai horreur des bibelots, monsieur, et des collections. Un amas de choses qui n'ont pas de destination ou qui n'en ont plus, comme des cornets à bonbons, passé le premier de l'an, ou des tabatières chez un fumeur, ne saurait agréer à personne qui ait le sens et le goût de la beauté harmonieuse, et le prétexte n'est pas suffisant que ces choses soient jolies, ou qu'elles soient belles.

» La logique, qui est comme l'ossature de tous les arts, n'est pas moins indispensable à un tapissier qu'à tout autre; aussi voudrais-je voir bannis de chez nous les objets inutiles. Je trouve, monsieur, admissible qu'on fasse sculpter le marbre de sa cheminée, mais non pas qu'on place chez soi au petit bonheur un morceau de marbre

sculpté. Ainsi toujours une statue excepté celles-là, par exemple, qui achèvent heureusement la rampe d'un escalier, ou celles qui habitent les niches ou les fausses fenêtres, est d'un placement malaisé.

» Ne m'objectez pas celles des jardins et des rues que nous aimons d'habitude obscure et héréditaire : le double instinct qui les inventa dans la cité antique, l'instinct de l'ex-voto et de la déification a tant diminué en nous que nous dressons, sur nos places, des choses qui ne sont ni un héros, ni un dieu, ni un trophée de victoire; et nos parcs, surtout, s'emplissent d'images blafardes et nues, éternellement anonymes. Aussi bien, peut-on le dire, malgré tout le talent de quelques contemporains, la sculpture n'est plus qu'une branche du jardinage.

» Pour en revenir à mon intérieur, vous savez qu'on ne fait jamais tout ce qu'on

veut; mais j'ai tâché que toute chose y ait un but. J'aurais voulu aussi, mais cela était moins aisé, réaliser dans chaque pièce une harmonie, et que tout y fût à l'effet, comme disent les peintres. Au point de vue historique, couleur locale, il n'y avait pas là de très grandes difficultés, l'idée mère à rendre manifeste étant celle-ci : une maison du premier empire habitée par un citoyen du second; je veux dire que l'objet moderne, indispensable d'ailleurs, y était admissible, mais à condition qu'il se rattachât à l'ensemble par quelque chose. Ainsi une toile d'Hippolyte Bellangé y est plus d'accord qu'un Meissonier, mérite à part, ou une machine de M. Courbet.

» L'harmonie des colorations ne m'était pas non plus hors de portée, car je ressens les nuances. Je vous recommande le salon héliotrope et réséda : il a fait jadis la joie de

ma femme, un peu plus qu'il ne convenait peut-être, et ces meubles gourmés, mais rajeunis par des couleurs indécises et tendres ont été pour madame du Paur le théâtre de ses premières gauloiseries... en Gaule. »

Ici mon attitude laissa percer quelque embarras, et pour me remettre à l'aise :

« Ne croyez pas, au moins, fit-il, que ce soient là choses confidentielles, et tout Paris vous les dirait. Car j'ai été trompé, monsieur, abondamment : il fut un temps que je ne rencontrais pas un cent-gardes sans être tenté de lui faire des signes de mésintelligence. Mais que vous disais-je donc de mes meubles? Ah! oui; ce qui m'y a le plus gêné, c'est de n'avoir pu en mettre d'accord les formes et les fonctions, et quant à cela, le style empire est embarrassant. Ce boudoir de ma femme, par exemple, il devrait être en lignes molles, en courbes, en rebondisse-

ments, tandis qu'il reste aussi angulaire, aussi rébarbatif que les chaises du vestibule, par exemple, et pour celles-là passe encore.

» Un autre reproche à ce style, c'est qu'il n'a employé l'ornement que de l'homme et de la bête, oubliant ainsi la plante, d'où devrait sortir toute décoration. Mais il faut ajouter qu'il les a simplifiés bien mieux que n'a fait la Renaissance, par exemple dans ces insupportables meubles à architectures. Et de plus, comme on en peut toujours inscrire les motifs ornementaux à des figures géométriques très simples, cela flatte un goût naturel que j'ai pour la logique et la méthode (1).

(1) Monsieur du Paur se plaignait souvent que l'art moderne oubliât deux vérités :

« La première, c'est que tout art est décoratif. Or les peintres et sculpteurs actuels conçoivent et exécutent leur œuvre dans la complète insouciance du milieu auquel elle appartiendra, et, dans un sens, le badigeonneur qui passe au jaune administratif les gendarmeries

Ce n'est pas à ma première visite que monsieur du Paur me conta ces choses : ce

et les prisons est plus artiste qu'Ingres, par exemple, dont la Source peut être indifféremment placée chez le comte Duchâtel où elle se trouve aujourd'hui, et au Louvre où elle doit entrer plus tard. Je ne dis pas que la règle se puisse absolument généraliser, et telle création très significative, très profonde, la *Joconde* si vous voulez, n'a pas été faite en vue de tel ou tel appartement. Mais alors la question n'est que retournée, et c'est l'appartement qui doit être fait en vue de la *Joconde*. Supposez qu'on la prenne pour clef, dans une salle du Louvre pas trop grande, qu'on mette à côté les autres Léonard, cette perverse *Sainte Famille* surtout, pleine de frissons et de chatouilles, et puis des Luini, et des Credi, et le Beltrafio, et des statues et bustes milanais, et des meubles du temps... croyez-vous qu'on n'éprouverait pas là une plus harmonieuse émotion d'art que dans cet abominable Salon-Carré, où les toiles hurlent d'autant plus d'être rapprochées qu'elles sont chacune plus personnelle et plus puissante. Car les choses médiocres ne sont jamais entre elles aussi ennemies que des chefs-d'œuvre.

» D'ailleurs, étant admis qu'une œuvre d'art a surtout pour but d'orner nos alentours, cette erreur communément commise est plutôt erreur de tapissier, de jardinier ou d'architecte. J'ai cherché à vous prouver que la plus belle création reste un décor ; mais elle ne l'est plus si vous l'entourez d'œuvres hostiles. Prenez un jardin à la française, et répandez-y les statues tumultueuses que font nos sculpteurs avec plus de talent que

jour-là il me fit surtout les honneurs de sa bibliothèque, où la casuistique et les voyages

de tradition ; vous voyez des bras de ci, des jambes de là : on dirait des fous qu'une fée aurait pétrifiés, après leur avoir volé leur chemise. Et le jardin de l'Observatoire, avec des images médiocres mais apaisées, ses arbres symétriques, ses gazons et ses colonnes, reste une merveille. Vous m'objecterez qu'une place grecque ou des Thermes romains participaient peut-être de ces mêmes défauts que je viens de dire ; mais le temps consolateur a si bien émembré tous ces marbres qu'ils ont aujourd'hui le plus noble repos du monde.

» Ma seconde vérité, et elle s'applique surtout aux arts dits décoratifs, est faite de deux contradictions.

» 1° Tout objet pris en lui-même doit accomplir une unité originale.

» 2° Tout objet est une partie dans un tout, et se doit subordonner à l'ensemble.

» Sur une table bien servie, par exemple, chaque cristal, chaque pièce d'argenterie aura, si on la considère à part, une individualité ; et il faut encore qu'elle se fonde dans l'ensemble, ne « tire pas l'œil » comme on dit.

» De même pour un intérieur, de même pour des vêtements. Supposez qu'avec une cravate de couleur ayez un mouchoir de couleur : il est clair que celles du mouchoir doivent rappeler la cravate ; mais en plus pâle, la cravate demeurant la dominante, déterminée elle-même, il est vrai, par la nuance du vêtement. Et je ne vous ai cité ces choses frivoles que comme exemples de subordination.

étaient merveilleusement représentés ; et aussi il me fit goûter son vin d'Espagne, car

» Et toujours, architecte ou tapissier, ou soucieux seulement d être vêtu, il vous faudra pour faire œuvre d'artiste réconcilier dans une harmonie supérieure les deux contradictions que j'ai énoncées. »

Monsieur du Paur ne dogmatisait pas toujours aussi durement et je me rappelle son extrême admiration pour un artiste mal régulier, et qui, au reste, n'a pas donné encore toute sa mesure : Clésinger.

— « J'ai vu, me disait Pierre-Bénigne un jour, sur un toit de l'Escorial quatre statues de marbre et d'or assez surprenantes. Mais elles sont malgré tout d'une pompe barbare et que le raffinement de Clésinger dépasse beaucoup. Allez voir à Bressuire, à la porte du vieux château, l'image qu'il a taillée de Gaston Phœbus : vous savez que ce chasseur astucieux a régné chez nous. Or, il est représenté en robe flottante, un souci d'or a la main, incrusté de pierres brillantes ; et, derrière la tête, la plus magnifique auréole, un astre de ciselures étincelantes. A ses pieds un lévrier rampe, signe que la quinte le cède à la quarte, ou, si vous aimez mieux, Diane au Soleil, et ce lévrier porte un lourd carcan bla ard. Car ce que Clésinger a compris, seul je pense, c'est l'union de la pierre et du métal.

» Je connais encore son Manlius Torquatus, un vieillard nu, d'un marbre ambré, et tout sillonné de muscles et de rides, de qui le cou, la poitrine éclatent d'un collier extraordinaire, un collier énorme et lumineux, trop lourd à des épaules vieillies ; et en effet cette ruine humaine a l'air de ne pouvoir pas supporter davantage

il en avait toujours une provision de choix. Il aimait l'Espagne ; et, de la voluptueuse Andalousie à la fervente Navarre, tout ce qu'enfante cette terre d'ardeur et de taciturnité : offices, danses, vins, ou peinture.

Enfin il me parla avec confidence de l'Académie, où il se présentait : « Je voudrais, me dit-il, être de l'Académie pour en dire du mal. Car se moquer d'un salon où l'on n'est pas reçu, ça n'a pas l'air très sincère ; mais quand on en est, et surtout que le maître de la maison est un cardinal mort il y a longtemps, on peut s'en donner à cœur joie ; ainsi ferai-je, si je suis élu.

» Je ne passerai jamais à la première fois ; mais à la seconde, je pense, étant donné comme je suis en cour. A part cela, je con-

le souvenir de sa jeunesse et de sa gloire. C'est une chose si horrible que de vieillir ; et nous avons tous gagné un collier autrefois, mais maintenant il nous pèse. »

nais peu de bagages littéraires aussi insuffisants que le mien. En dehors de mon cours à la Sorbonne, qui n'est pas mal, il y a tout juste un terrible essai historique intitulé : La *Casuistique espagnole et la politique au dix-septième siècle*. Non, vous ne pouvez vous figurer combien cela est ennuyeux, et je me demande encore comment je ne m'endormais pas à l'écrire. Il est vrai que c'était pour moi un dérivatif, et que Sanchez ou l'Éminence grise ne suffisait pas toujours à cacher la désirable image qui causait alors ma peine. »

Quelque temps après, monsieur du Paur m'introduisit dans une petite société assez fermée qui se rencontrait presque chaque jour chez Tortoni, dans deux pièces réservées du premier. Le décor blanc et or, le meuble Louis XVI en étaient charmants, et trois fenêtres donnaient sur la rue Taitbout.

Ce n'était pas un cercle, mais y ressemblait beaucoup. On y pouvait régulièrement voir le plus spirituel des chroniqueurs, un ancien ministre, et ce brillant Gramont-Caderousse si mal remplacé depuis sur les planches parisiennes.

Ce jour-là monsieur du Paur nous entretint, avec beaucoup de bonne humeur, de sa campagne académique : « Je sors de chez monsieur Guizot, un grand bureau où il y a du drap vert ; mais tout le reste, je pense, y est d'acajou. Ce vieux monsieur a contemplé avec un peu de dédain les cinq volumes in-12 dont je lui faisais hommage ; et puis il m'a fait un cours d'une érudition extraordinaire et d'une extraordinaire pesanteur sur la Casuistique, et qui m'a paru aussi arriver un peu tard : s'il m'avait conté tout cela jadis, ça m'aurait au moins servi pour mon livre.

» Puis on a parlé d'autres choses, oh ! rien

de drôle, et là j'ai commis la fâcheuse maladresse : « La raison des démocraties, mon-
» sieur, me disait-il... N'est souvent que la
» déraison des aristocraties », ai-je interrompu ; et, sous le regard dont le mot fut accueilli, j'eus envie de prendre la fuite. Ce ne fut pourtant qu'après quelques minutes, et je sentais encore dans l'escalier un dédain de marbre peser sur ma nuque.

» Mais monsieur Royer-Collard, chez qui je me rendis ensuite, fut d'une plus aimable conversation. Il blâma l'Académie, « cette
» maison où des vieux messieurs traitent le
» français comme les portières leur matou,
» pour l'empêcher de courir les faîtes ; »
Voltaire, « un singe qui se gratte pour se
» faire pleurer ; » le gouvernement « qui
» nous fait respecter en Europe — comme
» la peste » ; Paris même, « cette capitale du
» monde où il y a vraiment trop de gens

» qui n'en sont pas, » etc., etc. J'avais envie d'écrire tout ça sur mes manchettes ; mais il y avait un diable de portrait par Ingres, et cela faisait dans la salle comme un second monsieur Royer-Collard, plus rayonnant encore de méfiance et d'autorité, et j'en étais tout mal à l'aise. En partant je fus tenté de les saluer tous deux. »

— « Et l'homme aux deux morales, l'avez-vous visité ? »

— « Il est charmant. Il m'a d'ailleurs confondu, je pense, avec quelqu'un, et ne m'a parlé que hautes finances, mais avec passion. M. Nisard n'aime pas les Juifs, il le leur reproche avec virulence, ainsi que d'être avares, fourbes, poltrons. « Et puis, a-t-il » conclu, cette race a par trop le génie de la » trahison. Vous savez que tout le haut » espionnage leur incombe, en sorte que les » puissances sont réciproquement vendues

» par leurs Juifs. Rappelez-vous le Deutz
» qui a livré la duchesse de Berry; et, depuis
» que Jacob vola son droit d'aînesse à ce
» pauvre Esaü, tant de jolies histoires à tra-
» vers l'histoire; ce Juda surtout, qui repré-
» sente si merveilleusement l'espèce qu'on
» finira par lui ficher une statue derrière la
» Bourse. » J'aime beaucoup à rencontrer
chez les vieillards des opinions violentes :
aussi ai-je approuvé chaleureusement, et je
crois que ça fait une voix de gagnée.

— « Et le maréchal, lui demandai-je en
le raccompagnant, l'avez-vous été voir
aussi? »

— « Ah! le héros, fit-il; non pas encore, et
d'ailleurs j'ai en horreur ce genre d'hommes,
depuis que j'ai été moi-même un héros, ou
presque. »

Nous étions arrivés devant sa porte, et le
soir tombant rafraîchissait la rue. Il s'arrêta :

— « On vous l'a sans doute déjà conté, reprit-il, et que les S. me gardent toute reconnaissance pour avoir arraché aux flammes une vieille dame des leurs. Or, c'était à Saint-Cloud, quand le petit théâtre impérial, par un soir de gala, brûla. Il était de bois, les issues en étaient rares ; et, tandis que les messieurs à coups de canne, les dames à coups d'ongles, se ruaient vers des portes inutiles, quelques larbins descendus des galeries faisaient montre d'un dévouement scandaleux à sauver les enfants et les femmes de leurs maîtres.

» J'admirais ce spectacle, irrésolu s'il valait mieux se laisser faire que d'échapper avec ses poings parmi les jupes déchirées, où des flammes déjà léchaient la chair à travers les trous ; je me trouvais adossé à l'aigle d'or d'un dossier, et bien ennuyé, je vous assure, quand j'aperçus à côté de moi une

petite vieille, abandonnée, évanouie. Elle était toute ratatinée ; son décolleté en faisait saillir comme une ossature de cadavre, et on aurait dit que c'était la mort elle-même, endormie au milieu de son œuvre. Mais moi, je me jetai sur elle, je l'enlevai dans mes bras, et hurlant sans relâche : « C'est une » vieille dame, c'est une vieille dame ; laissez » passer, » je me frayai passage, Dieu sait comme, jusqu'à la grand'porte. Et n'est-il pas naturel qu'on laisse échapper, plutôt que d'autres pleins d'espoirs, des êtres qui sont à la veille de mourir ? Ce n'est qu'une mauvaise application du principe : Ils sont si jeunes, ils ont tout le temps de se rattraper. D'ailleurs, sur deux personnes que je pensais sauver, je ne réussis complètement que pour moi-même ; la duègne, imprudemment déposée sur le premier gazon à portée des pompes, y ayant gagné la plus fâcheuse des

pleurésies ; mais les S. ne m'en sont pas moins attachés d'avoir pris leur grand'mère pour coupe-file. »

Au moins la voix de monsieur Nisard ne suffit-elle pas à faire élire mon ami à cette fois. Et puis la mort pendant trois ans respecta l'Académie, et un poète se présenta à la première vacance, trop considérable pour que monsieur du Paur lui disputât le fauteuil. Mais sa revanche fut prise l'année suivante, et, le 15 juin 1861, il prononçait son discours de réception.

Il remplaçait l'abbé de Genoude, matière assez restreinte d'éloges : celui du grand cardinal lui parut supérieur en intérêt, d'autant qu'il y avait peut-être, disait-il, « quelque ingratitude au silence sous lequel on passait

depuis plus d'un siècle ce Richelieu, père de l'illustre compagnie » ; et pendant trois quarts d'heure l'assistance un peu surprise l'entendit évoquer La Rochelle et le Testament, ou les silhouettes falotes de Bautru, Conrart et Colletet. Monsieur du Paur ne poussa pas ses exercices rétrospectifs jusqu'à louer Louis XIV et le chancelier Séguier. Il trouva même quelques bonnes paroles pour son prédécesseur, le complimenta entre autres choses d'avoir réédité Malebranche sans le commenter, et ne fit pas allusion à l'anecdote, apocryphe d'ailleurs, des deux particules.

L'académicien chargé de la réponse était un de ces libéraux chargés d'ans et de rancunes, émules de Viennet ou d'Andrieux, qui semblaient avoir en partage l'immortalité comme la sécheresse des momies. Ce revenant, qui avait sur le cœur encore

Notre-Dame de Paris et le coup d'État, se plut à percer monsieur du Paur d'ironie et de louanges perfides. Dans son « Cours de littérature », où en effet les panégyriques n'avaient pas été épargnés à la nouvelle école, il le loua de « retrouver les enthousiasmes sincères encore de la jeunesse. Curieuse d'aventures et de toisons étrangères, ne préférera-t-elle pas toujours les monstres et les monts thessaliens à l'harmonieuse Arcadie? »

« Mais monsieur, ajoutait-il bientôt, ceux que Minerve a marqués au sceau de la prudence, cessent d'être jeunes dès qu'il leur est utile de devenir sages. Vous-même avez cru reconnaître plus tard que les opinions violentes étaient un trouble dans la vie; et quelqu'un, tout au moins, de vos idéals premiers vous est devenu embarrassant en regard des solutions moyennes. La soumis-

sion aux événements, si recommandée dans les cloîtres, vous est apparue un devoir plus doux à remplir qu'une lutte longue, peut-être stérile, et les amertumes de l'exil. »

Un murmure salua ici Victor Hugo exilé, et d'autres exilés peut-être. Cependant j'admirai comme monsieur du Paur soutenait d'aussi cruels sarcasmes : à peine ses mains nerveuses se crispaient-elles un peu plus que de coutume, à peine en un coin des lèvres luisait un peu de dents. Le discours s'acheva sans autre chose notable. L'assistance avait été brillante, et l'ancienne madame du Paur elle-même, dont les hardiesses durant ses séjours en France continuaient d'étonner la cour et la ville, avait tenu à en faire partie. Elle s'y trouvait avec la dame, auteur présumé d'un billet reproduit plus haut ; et toutes deux ne cessèrent de chuchoter, fort peu occupées d'un diplomate germanique et

flegmatique qui les accompagnait et paraissait soucieux avant toute chose de ne pas égarer leurs ombrelles.

L'Académie n'a pas accoutumé d'exciter l'ardeur créative chez ses membres, et la plupart de ces messieurs n'écrivent plus dès qu'ils sont récompensés d'avoir écrit. Monsieur du Paur n'échappa guère à cette action débilitante et il ne s'adressa au public plus qu'une seule fois depuis son élection, en 1868. On se rappelle qu'il dut, cette année même, résigner ses fonctions à l'Instruction publique, pour les opinions un peu trop cléricales qu'il y avait professées, et qu'il obtint aussitôt après un siège au Sénat. Il marqua sa rentrée dans la vie politique par une sorte de plaidoyer ou de pamphlet

archaïstique : « La révocation de l'Édit de Nantes justifiée devant l'histoire. »

La thèse était que la grande majorité des Français désirait alors cette mesure, que les calvinistes n'avaient cessé de conspirer contre leur patrie, enfin que les avantages de leur immigration pour les pays voisins avaient été très exagérés par les auteurs anti-cléricaux, francs-maçons et jacobins qui façonnent depuis un siècle et plus l'opinion française. Quant à l'objection que les calvinistes ne pouvaient être exilés, étant Français, monsieur du Paur n'en tenait qu'à moitié compte. Car les luttes engendrées par la réforme, si différente de toutes nos traditions et de toutes nos tendances, avaient agi sur l'agglomération française comme un van sur du blé, assemblant les parties semblables en tas distincts. Les races diverses, quelques-unes plus devinées que

connues, qui occupent les Gaules, ne sont arrivées que par la vie en commun et la pression lente des institutions à une certaine uniformité ; mais un événement violent peut créer à nouveau les classifications anciennes par une sorte de décristallisation. Et ainsi, pour M. du Paur, tous les gens qui avaient embrassé le calvinisme et soutenu en même temps la prédestination et l'iconoclastie ne pouvaient appartenir que de façon factice et apparente à la nation qui sculpta tant de dieux et de saints, à la nation qui d'autre part, et depuis les triades des druides, crut toujours à la responsabilité morale : « Qu'ils soient donc à leur choix les derniers fils, rassemblés par le hasard, des Kimris ou des Ibères, des Goths ou des cagots, ces cruels et tristes prêcheurs ne sont pas nos frères. Et que ne se contentaient-ils d'avoir conquis Genève, et le dimanche d'y brûler les gens

en paix au nom de la libre-pensée? Pourquoi s'obstiner à rester dans cette France dont ils ne sont pas? »

Cette fantaisie violente ne plut guère, ni à personne. L'Empire libéral commençait alors de florir; la circulaire des Oraisons venait déjà de blesser l'Empereur, et ce qui le blessa encore fut que l'auteur avait donné comme épigraphe à ses nouveaux paradoxes religieux la phrase suivante écrite en 1844 par Louis-Napoléon, prisonnier de Ham : « On pourrait aussi prétendre que la Saint-Barthélemy a pu sauver l'unité française. » Aussi commença-t-il, ainsi que son entourage, de se refroidir à l'endroit de monsieur du Paur, de qui la fortune politique en demeura nouée pour toujours. Fréquentant peu dès lors les Tuileries, le Sénat moins encore, le changement de régime, précipité par la plus fatale des guerres, et qui crut le

rejeter dans la vie privée, le trouva qui s'y était déjà confiné de lui-même.

Malgré tout, ces dernières années de l'Empire furent les plus sereines, peut-être les plus heureuses de monsieur du Paur, celles où moi, qui vécus constamment auprès de lui, le vis le plus abondamment vivre. Et que manquait-il en effet à ce beau soir d'une belle journée? Les plaies d'un mariage malheureux étaient depuis longtemps cicatrisées ; sa fortune devenue considérable, sa notoriété qui approchait la gloire, par-dessus tout l'estime générale, adoucissaient la fin de sa route, comme ces vêtements des pauvres et des riches jetés par un soir de fête sur le chemin du Sauveur. Enfin si la Cour, dont sa fermeté d'âme l'avait

empêché de suivre les métamorphoses, ne le traitait plus en grand favori, il y garda toujours les entrées les plus honorables.

Mais c'est auprès de ses amis que cet homme excellent se plaisait le plus, dans le petit cercle de Tortoni, par exemple, où parmi l'affection de tous et l'esprit de plusieurs, il goûtait la joie, pour lui définitive, de la conversation. Nulle chose ne lui était désormais aussi agréable que les sinuosités d'une idée ou les paillons d'un paradoxe, et dans cet amoureux, il n'y avait plus que l'âme qui goutât la beauté. Il se divertissait à n'en pas toujours tomber d'accord, et je raconterai ici un souvenir dont la date m'est demeurée indécise, mais qu'on peut rapporter à cette époque.

J'étais allé voir monsieur du Paur sans qu'il m'attendît, pour l'inviter à une loge dont je disposais le soir même aux Italiens.

Au moment que j'allais entrer, une voiture à grande livrée s'arrêta devant la porte, et, craignant de me trouver mêlé à une visite officielle, je pris l'escalier de service qui donnait par un palier sur la bibliothèque et sur la chambre à coucher. La porte de cette dernière s'ouvrit, comme j'étais à moitié marches, et donna passage à une toute petite fille, qui dans la pénombre, me rappela, je ne sais pourquoi, la mystérieuse fée au coq qui orne la « Ronde de nuit ». Il me sembla qu'elle était vêtue de rouge sombre, avec des jupes courtes, des bas blancs, une façon de toque. Elle s'inclina comme elle passait à côté de moi et baissa beaucoup la tête en la détournant, comme désireuse de n'être pas vue, me faisant ainsi apercevoir une nuque grasse et blanche et la plus belle tresse de cheveux dorés qui ait jamais orné des épaules de treize ans. Cet effarouchement

me fit songer qu'elle était venue chercher quelque secours. Elle était de mise modeste; d'autre part je savais monsieur du Paur généreux et j'avais de bonnes raisons de le croire charitable.

Je ne sais comment je lui parlai de cette rencontre un moment après et je fus étonné de surprendre sur sa figure une fugitive expression de gêne, qu'un sourire un peu sardonique remplaça presqu'aussitôt. « Vous avez là, monsieur, me dit-il, une façon bien personnelle de qualifier les choses. Croyez, en tout cas, que la petite Berthe a bien gagné l'argent qu'elle rapporte à sa mère; et, au nom du ciel, ne parlez à personne de mes œuvres. La justice de ce pays tolère peu qu'on fasse la charité, comme vous dites, à des petites filles. »

Plaisantait-il? je l'ai toujours cru et qu'il préférait un peu de cynisme à l'ennui

d'avouer un bienfait. Peut-être aussi que la pensée ne s'était pas purifiée chez lui avec les mœurs : je me rappelai un instant le regard dont je l'avais vu envelopper, au Casino de Dieppe, les douze ans d'un travesti espagnol, et comme il semblait mûrir et désirer déjà dans l'enfant la femme future.

CHAPITRE VI

Mort exemplaire de monsieur du Paur.

Les revers de la France et une double révolution furent pour monsieur du Paur un coup plus dur que ne l'auraient cru ceux qui s'obstinaient à voir en lui seulement un épicurien. La santé dont il avait jusque-là joui commença de s'ébranler sous tant d'inquiétudes et si diverses ; mais il fallut plus de dix ans pour abattre le chêne, et ce n'est qu'en 1883 que nous commençâmes à désespérer.

Dans le courant de juillet il s'alita, et dès

lors se sentit perdu ; mais l'approche de la mort semblait accroître et élargir sa sérénité ; et il n'était apparu jamais encore plus exquis, plus pénétrant, et d'une indulgence plus délicieuse. Une après-midi que j'étais allé à mon ordinaire lui rendre mes devoirs, il me pria de repasser le lendemain de meilleure heure, où nous aurions chance d'être seuls.

— « Cette chaleur m'enchante, me dit-il comme j'entrais, je l'ai toujours aimée et le soleil et l'été, aux heures pareilles toutes blanches qu'il me semble encore sentir battre de l'aile autour de moi. Dans une salle vaste, carrelée, aux volets clos rayés de jour, qu'il faisait bon s'allonger et ne rien faire. Parfois, de quelque fente, un bourdon entrait, dont le vol bruissant et continu faisait savourer davantage l'inaction, la fraîcheur et le silence. »

— « Voilà, fis-je en essayant de plaisanter, un bonheur qui n'est pas hors de portée, et qui ne vous ruinera guère. »

— « Mais si, mais si, reprit-il en souriant ; vous savez bien que le temps des siestes est passé pour moi, sauf une. Jamais plus je n'entendrai, au fond d'un sommeil léger étendu sur moi comme un tulle, le claquement lointain des portes, ni le rire jeune des lingères goûtant à l'office - ou bien le cri strident du pic à travers les branches.

« Et jamais non plus je ne verrai un soleil blanc écraser la ville, et jusqu'à l'Arc de Triomphe qui poudroie au loin, les Champs-Élysées déserts. Mais tenez, je les vois d'ici : des arroseurs, avec lassitude, traînent leurs serpents frais sur la poussière, et une petite fille coiffée de jonc, escortée de sa bonne anglaise, montre dans sa

marche allègre des chaussettes noires sur de minces mollets nus. »

Je tâchais encore à secouer sa mélancolie et parler de guérison.

— « C'est inutile, interrompit-il, je me sens délicieusement mourir ; car j'ai vieilli trop vite, je le vois, et les fruits de la terre, aujourd'hui, sont à ma bouche comme de la cendre. Mais, puisque vous m'aimez encore un peu, recevez les derniers mercis de quelqu'un qui a été parfois plus reconnaissant de votre amitié qu'il ne l'a laissé paraître. Et si je vous ai semblé égoïste par trop, ingrat même, dites-vous, mon ami, que vous aviez choisi la meilleure part. Je le sens, au dernier terme d'une longue carrière, les hommes ne vivent pas que de pain et d'intelligence. Car on se lasse de manger et de comprendre, mais jamais d'aimer. S'il y a un mot à cette énigme amère de la

vie, soyez assuré que c'est l'amour; oui, l'amour est le sens de toutes choses.

» Que si vous voulez accepter les derniers conseils d'un vieillard (car vous pouvez aspirer encore à d'autres bonheurs que ceux que vous avez ressentis jusqu'à ce jour), eh bien cherchez la volupté pour votre corps et l'amour pour votre âme, et ne vous inquiétez pas trop sur terre de philosophie, de science, de critique. Si vous vous occupez jamais de vos semblables, que votre politique ne soit pas de les comprendre ni de les instruire : aimez-les, le reste viendra par surcroît. »

Ce fut là notre dernier entretien familier. La maladie de notre ami empira encore, et quelques jours après il recevait les derniers sacrements. Il avait auparavant appelé près de son lit ses domestiques, et après s'être excusé de les déranger ainsi : « Je voulais,

leur dit-il, avant de mourir, m'excuser auprès de vous des contrariétés que je vous ai pu causer, et de n'avoir pas toujours su commander aussi bien que vous saviez obéir. Car je n'ai eu presque jamais qu'à me louer de vous; vous ne m'en avez pas trop voulu, il me semble, d'être votre maître; grâce à vous, mes parquets, comme mon linge, ont été soigneusement entretenus; et toi-même, mon vieux Ambroise, si tu as quelquefois bu mon vin de choix, ce n'était jamais, je pense, qu'à des bouteilles commencées. (Ici, Ambroise se moucha.) Je tenais donc à vous remercier tous, et si ma vie n'a pas toujours été pour vous un exemple, j'espère mieux mourir, et en catholique. »

Il fit une pause de quelques minutes et reprit : « Il va donc vous falloir pour la plupart chercher des nouveaux maîtres, et quoique mon testament vous donne les

moyens de n'en pas être trop pressés, vous en viendrez toujours là, ne serait-ce que par habitude de servir ; et, je voudrais que vous tombiez le moins mal possible.

» Donc, si vous voulez m'en croire, vous éviterez les maisons de parvenus, comtes du pape qui sentent le bouchon, ou majors yankees mal lavés de leur salure; car ils sont durs au petit peuple et leur générosité manque d'à-propos. Vous éviterez également les barons juifs : ils vous feraient perdre vos gages en spéculations. Mais vous éviterez surtout les grandes familles ruinées, par crainte d'y rencontrer beaucoup de travail et peu de nourriture. Autant que possible, entrez chez des notaires, ou dans la magistrature assise : ce sont là de bonnes maisons. Et là-dessus, mes amis, je me sens un peu las, et vous dis adieu. »

Il leur serra à tous la main; et, à sup-

poser qu'ils ne l'eussent pas compris parfaitement, tous n'en étaient pas moins émus.

Le jour suivant, qui se leva sous un ciel brumeux, fut le dernier de monsieur du Paur. Depuis le matin il avait de fréquentes syncopes, et sa parole semblait lasse comme sa pensée ; mais vers midi, un peu de soleil ayant jauni les fenêtres, il parut se ressaisir, et sa physionomie fit voir tout à coup une vivacité singulière. J'étais dans sa chambre; il me tendit la main, et me demanda des nouvelles de mon cœur, par une plaisanterie vieille de plusieurs années en ça qu'il affectait de me croire amoureux : Dieu sait pourtant qu'aujourd'hui surtout je n'y songeais guère. Un autre ami se trouvait là avec qui il causa de même.

Enfin, et comme cet effort paraissait l'avoir fatigué, il nous demanda, ayant à réparer un oubli de conscience, si l'abbé N...,

vicaire à Saint-Augustin, qui venait de l'absoudre et de l'administrer se trouvait là. Cet excellent prêtre n'aurait eu garde d'y manquer ; et, outre que monsieur du Paur était un homme trop considérable pour que l'Église ne se crût obligée de l'assister jusqu'à la fin, M. N... était si édifié par l'appareil d'une aussi belle mort qu'il ne la savait assez entourer d'égards. On l'avertit donc, et les laissa seuls.

Nous étions sortis depuis deux ou trois minutes à peine, un cri éclate dans la chambre. Nous y courons, et pour trouver sans connaissance l'abbé N... foudroyé au pied du lit; cependant qu'abîmé dans la mort, Pierre-Bénigne semblait retenir sur sa face l'énigme d'un dernier sourire (1).

(1) L'abbé N... fut plusieurs jours à se remettre de cet incident sur lequel il garda toujours un mutisme absolu. Il ne put même pas assister aux obsèques de son illustre pénitent. (DOUVILLE.)

CHAPITRE VII

LE CARNET DE MONSIEUR DU PAUR

No conquest is important but that of new ideas.

CARLYLE. *Sartor Resartus.*

La science au prix de la douleur.

ESCHYLE, *Agamemnon*.

Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine

PASCAL, *Pensées.*

Potamon d'Alexandrie, philosophe peu connu...

RENOUVIER,
Manuel de philosophie antique.

Pierre-Bénigne du Paur laissa, parmi divers papiers dont son testament me faisait

légataire, un carnet petit in-18, cartonné de vert et d'apparence ancienne. Le recto ne contenait que des comptes de blanchisseuse sans grande importance, écrits par madame du Paur la mère, autant que j'en pus juger en les comparant à des lettres de sa main. Mais je trouvai au verso sous trois rubriques (devoirs envers Dieu (1), devoirs envers les autres, devoirs envers soi-même) des notes, maximes, portraits qu'il a paru intéressant de recueillir.

Mais qu'il me soit permis de faire ici un aveu. Quelques-unes de ces sentences, douteuses de forme comme de sentiment, n'avaient été certes assemblées par mon illustre ami que comme des arguments à l'impiété desquels il fallait répondre ; et pour ne pas

(1) On avait d'abord écrit, comme il est lisible encore sous les ratures : « des devoirs de l'homme envers Dieu et réciproquement. »

laisser s'établir une équivoque, je les ai supprimées. Le lecteur décidera lui-même si cela était raisonnable; les voici :

§ *a*.

On raconte que Dieu a créé l'homme à son image. Il nous a donné là une faible idée de ses charmes. Toutes fois que je rencontre N... qui est bas de ventre, court-jambé, avec une tête piriforme et des aubergines pour mains, j'ai envie de lui dire : Est-ce que vous n'avez pas honte de représenter la divinité de cette façon-là?

§ *b*.

Le commandement célèbre : « L'œuvre de la chair tu ne désireras, etc. », nous engage de façon assez inattendue à ne prendre pour maîtresses que des femmes mariées.

§ *c*.

Il y a de la volupté à faire pécher une protestante, parce qu'elle ne peut s'en faire absoudre.

§ *d*.

Nous ne saurions douter, me disait un monsignore, de l'enfer sans courir le risque d'être damnés. Aussi j'y crois, et je crois aussi qu'il n'y a personne dedans.

§ *e*.

Il faudrait considérer ses opinions comme des costumes, et en changer selon la saison, l'heure et le milieu.

§ *f*.

Si un peuple a les seuls gouvernements qu'il mérite, quand mériterons-nous de n'en avoir pas?

§ *g*.

Heureux en amis et en maîtresses si tu es aimé de leur chien : tu ne ne seras trahi qu'à moitié.

§ *h*.

Les hommes de haute intégrité ne sont peut-être, comme les billets de banque d'un million, que d'un change difficile.

§ *i*.

Où donc mieux que sur les portes du ciel devrait-on écrire : Plus d'espérance? Infortunés élus qui la laissent toute au purgatoire.

§ *j*.

Il n'est pas si difficile de prendre les femmes que souvent de les garder, et quelquefois au contraire.

§ *k*.

Un catholique pèche sciemment de façon grave et prouve par là même toute la confiance que le sacrement de confession lui inspire.

§ *l*.

Évite les unions légitimes de peur qu'on ne dise de toi : « Il vit avec une femme mariée. »

Voici maintenant celles qui ont paru dignes d'être publiées :

DEVOIRS ENVERS DIEU

DEVOIRS ENVERS LES AUTRES

DEVOIRS ENVERS TOI-MÊME

1.

Apprends à te connaître : tu t'aimeras moins ; et à connaître les autres : tu ne les aimeras plus.

2

Tant de fœtus se prennent pour des cadavres.

3.

Quelque gredin que tu aies rencontré, dis-toi, dis-lui même, pour le stimuler, qu'il y a plus fort quelque part.

4.

Tu blesses l'amour d'un homme si tu courtises sa maîtresse ; en la respectant, son amour-propre.

5

Il ne faut point céder tout d'abord aux femmes de ses amis : en outre d'avoir eu des scrupules, chose très méritoire, on jouit d'elles, pour les faire attendre, bien plus délicieusement.

6.

Souviens-toi du lion amoureux : rentre tes griffes, mais ne les laisse pas rogner.

7.

Est-il vrai que les femmes détestent l'ironie? Et si elles savaient que c'est une forme de la sensibilité?

8.

La femme nous pardonne rarement d'être jaloux, jamais de ne l'être pas.

9.

La preuve extrême d'amour envers une femme est de la tuer : elle préfère en général l'avant-dernière qui est de se tuer.

10.

On a dit que la beauté était une promesse de bonheur : en est-il de plus mal tenue s'il s'agit de beauté féminine?

11.

L'amour est comme ces hôtels meublés dont tout le luxe est au vestibule.

12.

L'amour et la jaunisse sont plus graves à proportion de l'âge.

13.

Les femmes et les montres ne sont jamais à l'heure qu'on voudrait.

14.

Il y a dans l'amour un moment où l'on oublie ses prénoms réciproques : les dames s'en tirent en appelant leur mère, qui heureusement ne vient pas.

15.

Deux amants qui ne se mentiraient en rien se fuiraient avant l'aurore.

16.

La vertu des femmes n'est souvent que la maladresse des hommes.

17.

On est en garde contre le charme des traits et des formes ; mais la voix, l'odeur et la démarche conquièrent insensiblement.

18.

Si le Français méprise la femme pour en

faire un objet de luxe, les perles et les fleurs sont donc moins estimées que le fromage de Hollande.

19.

Les sages jettent leur vie au plaisir comme Tiepolo son argenterie à l'Adriatique : après avoir tendu des filets sous les fenêtres.

20.

La jalousie est une preuve de cœur, comme la goutte, de jambes.

21.

L'exactitude de la femme désirée n'est pas un plaisir proportionné aux souffrances que cause son retard.

22.

Il y a des gens qui portent, montée en bague, une dent qui leur a été douloureuse : je voudrais pouvoir contempler du même œil telle femme dont j'ai souffert.

23.

L'année finie, nous nous croyons quittes de douleur envers elle ; et quelque jalousie rétrospective nous y ramènera peut-être souffrir encore.

24.

Des êtres très distants éveillent peu de jalousie, et l'on imaginerait sans trop d'angoisse sa maîtresse au lit d'un Japonais, d'un esclave ou bien du Pape.

25.

C'est quand la femme n'aimant plus cherche à se rembourser ses bassesses anciennes qu'il faudrait avoir la barque et la sagesse d'Ulysse.

26.

Dans les haras, ce n'est pas l'étalon qui touche le prix de sa monte : il n'en va pas toujours ainsi dans le mariage.

27.

« Il n'y a, dit un ancien, que les lutins qui combattent avec les morts » ; et voilà justement tout l'ennui qu'il y a d'épouser une veuve.

28.

Il faut valoir autant que le premier mari d'une veuve, et valoir autre chose.

29.

Une veuve qui se remarie, c'est un four qu'on chauffe pour la seconde fois : il y reste toujours un peu de suie.

30.

Une veuve est comme une corbeille où il a passé du poisson ; et il y sentira toujours un peu, quand même on y entasserait des saisons de roses.

31.

On prétend que le mépris tue l'amour; mais c'est le contraire sans doute qu'on veut dire.

32.

Parmi d'autres bêtes dangereuses la Providence a placé les amis autour de nous.

33.

Aux services qu'il croit nous rendre, le

moins juif des amis exige 50 pour 100 de gratitude.

34.

Un ami qui fait une sottise, te reproche d'abord de n'y être pas enthousiaste; plus tard de ne l'avoir pas empêchée.

35.

Un ami est comme un ballon : s'il monte, il t'étouffe ; s'il tombe, il te meurtrit.

36.

Un ami est une traite dont on a oublié le chiffre et dont on ne sait pas l'échéance.

37.

Une amitié acquise, c'est une servitude; perdue, c'est un deuil.

38.

L'homme qui t'accueille avec des sourires,

le plus profond de ses fauteuils, son meilleur vin, n'est pas encore un ami : ce n'est qu'une connaissance.

39.

Les amis sont les gens devant qui on se tient mal en disant : « Il n'y a personne. »

40.

Vous croyez, Ploute, avec votre argent, avoir acheté des amis inusables, les moins fragiles maîtresses, et, content de découvrir en eux la noblesse du cœur, vous ne comptez pour rien qu'il ait fallu beaucoup vous bais-

ser pour les acquérir : si vous les surpreniez, alors que couchés ensemble ils s'égaient à parodier votre accent, vos phrases coutumières, et jusqu'à vos plus secrètes attitudes.

41.

Quand tous les sots se ligueraient contre l'Esprit, on se vengerait d'eux tous avec une seule pensée.

42.

Des sots autour d'un homme d'esprit ressemblent à des paysans qui viennent de déterrer une bombe.

43.

Il y a des gens qui ont la susceptibilité de l'huître : on ne peut y toucher sans qu'ils se contractent.

44.

Certaines gens ne sont heureux qu'à faire tapage et même comme des tambours, aux dépens de leur peau.

45.

Ils s'agitent, vous dis-je, irresponsables comme des balles de paume : ouvrez-les, penseur, vous n'y trouverez nul ressort ; la force était aux raquettes.

46.

Comme les assassins dans la société, les tricheurs représentent au jeu l'état primitif des hommes.

47.

On appelle les tricheurs des « philosophes ». Et en effet, autour d'un tapis vert, y a-t-il autres sages qu'eux ?

48.

Epic joue et souvent. S'il perd, le voilà agressif, et plus grossier qu'à l'ordinaire : on est honteux de son argent. S'il gagne, le hérisson s'ouvre, se déroule, couche ses dards. Il rit bruyamment, plaisante, vous raille de son bonheur : on est honteux de lui causer une aussi honteuse joie.

49.

Nestor a blanchi sur les cartes et autour des roulettes ; le miel amer de l'expérience est sur ses lèvres. Nul, comme lui, ne sait prédire le « coup Giraud », ou tirer à cinq après trois abatages pour renouveler la passe ; nul, comme lui, ne relève une erreur qu'il lui faudrait payer. Bonhomme malgré tout, serviable et courtois, à qui l'on ne connaît que ce défaut, mais excessif. Car où ne cartonnerait-il pas ? Florence pendant la peste et les tranchées de Sébastopol l'auraient vu à l'œuvre. Que dis-je ! sur le radeau de la Méduse il aurait joué ses espérances d'eau.

50.

Il y a des gens qui croient arrêter le temps en arrêtant les pendules.

51.

Toute société se fonde sur l'inégalité et s'ébranle au moindre effort vers la justice. Mais la Providence a heureusement ordonné qu'une iniquité détruite est toujours remplacée par une autre — ou deux.

52.

Un organisme social a des raisons et des préjugés pour se défendre : ceux-ci augmentent à mesure que celles-là diminuent.

53.

Un préjugé est comme la délivre d'une raison légitime qu'un organisme avait en lui de durer.

54.

Certains politiques vieillis se fixent enfin à une opinion, girouettes que l'hiver, en les rouillant, fait immobiles.

55.

Il ne faut pas prendre les gouvernements pour des chemises et en changer sous couleur qu'ils sont sales.

56.

Un drame nous représente les malheurs des faibles : nous pleurons, que veut-on de plus ? et nous voilà quittes envers la souffrance humaine — « purgés », dit Aristote.

57.

Une théorie d'art aide à la critique, non à la création.

58.

Des compréhensions contradictoires s'interdisent mutuellement l'enthousiasme.

59.

« Long comme un jour sans peine, » disait quelqu'un qui s'ennuyait de ne plus aimer et de n'aimer pas encore.

ΤΕΛΟΣ

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

16